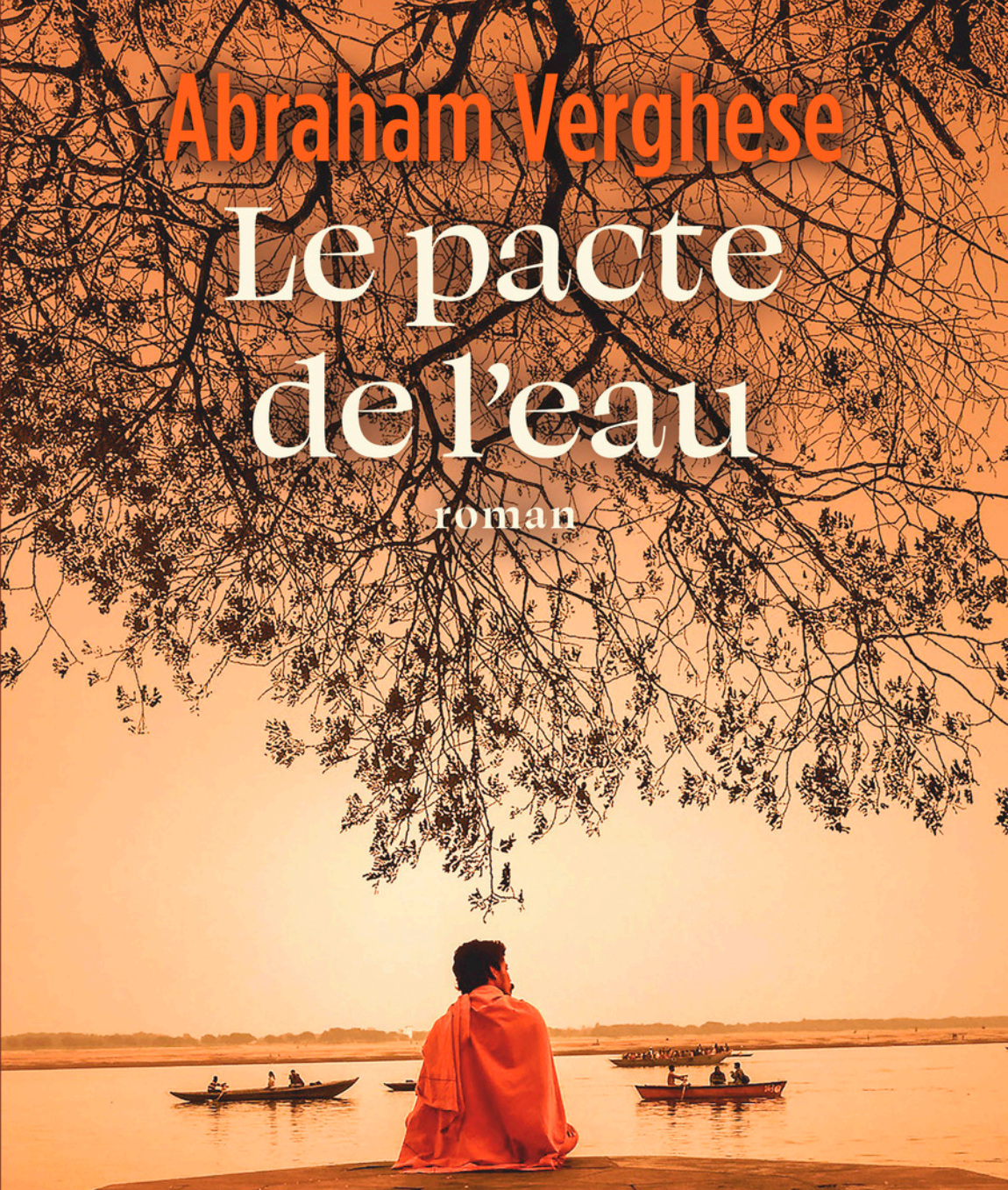


Abraham Verghese

Le pacte de l'eau

roman



Le roman phénomène qui a déjà conquis
1,5 million de lecteurs aux États-Unis

« Un roman superbe et fascinant. »

The Guardian

Flammarion



Le pacte de l'eau

DU MÊME AUTEUR

La Porte des larmes, Flammarion, 2010 ; J'ai lu, 2011

Abraham Verghese

Le pacte de l'eau

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Paul Matthieu

Flammarion

Titre original : *The Covenant of Water*
Éditeur original : Grove Press, une marque de Grove Atlantic, New York
© 2023 by Abraham Verghese
Illustrations © 2023 by Thomas Varghese
Carte © Martin Lubikowski, ML Design, London
Tous droits réservés
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2024
ISBN : 978-2-0804-4102-7

Pour Mariam Verghese

In memoriam

Et un fleuve sortait d'Éden pour arroser le
jardin.





GENÈSE 2:10

Les galets ne sont pas façonnés à coups de
marteau, mais par l'enchantement de la danse
des eaux¹.

RABINDRANATH TAGORE

1. Rabindranath Tagore, *Les Oiseaux de passage*, traduit de l'anglais par Normand Baillargeon, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Dialogues », 2008, p. 53.

0 10 20 30 40 50 miles
 0 10 20 30 40 50 60 70 80 kilomètres

 Frontières nationales historiques
 Frontières nationales modernes
 Frontières régionales modernes
 Chaîne et domaines naturels des Ghats occidentaux



ÉTATS PRINCIPERS
 DE COCHIN & TRAVANCORE

SUD MALABAR
 Mer d'Arabie

KASARAGOD

KANNUR

WAYANAD
 Sultan Bathery

CALICUT
 Calicut

MALAPPURAM

PALAKKAD

Trichur
 TRICHUR

Alwaye
 ERNAKULAM

Cochin

IDUKKI

KOTTAYAM
 Kottayam

PATHANAMTHITTA

QUILON

TRIVANDRUM

Trivandrum

ALLEPPEY

PREMIÈRE PARTIE



CHAPITRE 1

Toujours

1900, Travancore, Inde du Sud

Elle a douze ans, et demain matin elle sera mariée. Mère et fille sont allongées sur la natte, joue contre joue, le visage baigné de larmes.

« Le jour le plus triste de la vie d'une jeune fille est celui de son mariage, lui dit sa mère. Ensuite, si Dieu le veut, les choses s'améliorent. »

Bientôt elle entend les reniflements de sa mère se transformer en un souffle régulier, puis en ronflements presque imperceptibles, qui dans l'esprit de la fillette semblent imposer leur ordre aux bruits épars de la nuit, depuis le craquement du bois des murs d'où s'exhale la chaleur du jour jusqu'aux jappements rauques du chien dehors, dans la cour en terre battue.

Un coucou shikra lance son appel : *Kezhekketha ? Kezhekketha ? Où est l'Est ? Où est l'Est ?* Elle imagine l'oiseau scrutant la clairière où se tapit leur maison sous son toit de chaume rectangulaire. Il aperçoit le lagon au loin devant lui, et derrière, la crique et la rizière. Cet oiseau peut chanter ainsi pendant des heures, et les priver de sommeil... Mais c'est alors qu'il s'interrompt brusquement, comme si un cobra avait soudain jailli pour l'attraper. Dans le silence qui suit, on n'entend nulle berceuse monter de la crique, rien que le sourd grondement de l'eau sur les galets polis.

Quand elle se réveille, juste avant l'aube, sa mère dort encore. Elle voit par la fenêtre l'eau de la rizière scintiller comme une plaque d'argent martelé. Sur la véranda, le fauteuil orné de son père, son *charu kaseera*, est vide, esseulé. Elle soulève l'écritoire posée

en travers des longs accoudoirs de bois et s'assied. Elle sent, toujours inscrite dans le tressage de canne, l'empreinte fantomatique de son père.

Sur les berges du lagon, quatre cocotiers poussent de biais, frôlant l'eau comme pour y admirer leur reflet avant de se redresser vers les cieux. *Adieu, lagon. Adieu, crique.*

« *Molay ?* » l'a appelée le frère unique de son père, la veille, à son grand étonnement. Il avait depuis longtemps perdu l'habitude d'employer ce terme affectueux à son égard, *molay* – ma fille. « Nous t'avons trouvé un bon parti ! » Il lui a fait cette annonce d'une voix douce, comme si elle avait quatre ans et non pas douze. « Ton futur époux est sensible au fait que tu viennes d'une bonne famille, que tu sois fille de prêtre. » Elle savait que son oncle cherchait à la marier depuis un certain temps, mais elle a tout de même eu l'impression qu'il avait arrangé cette union à la hâte. Que pouvait-elle dire ? C'était l'affaire des adultes. Elle a eu honte en voyant le visage de sa mère figé par l'impuissance. Elle a eu pitié de sa mère, alors qu'elle aurait tant voulu n'éprouver pour elle que du respect. Plus tard, quand elles se sont retrouvées seule à seule, sa mère lui a dit : « *Molay*, ce n'est plus notre maison. Ton oncle... » Sa voix était implorante, comme si sa fille avait émis une quelconque protestation. Elle n'arrivait pas à finir ses phrases et lançait des regards nerveux alentour. Les lézards sur les murs colportaient les rumeurs. « Ta vie là-bas ne sera pas si différente. Tu fêteras Noël, tu jeûneras au carême... Tu iras à l'église le dimanche. La même Eucharistie, les mêmes cocotiers, les mêmes caféiers. C'est un bon parti... Il est fortuné. »

Pourquoi un homme ayant de la fortune épouserait-il une fille qui n'en possède aucune, une fille sans dot ? Que lui cache-t-on ? Que n'a-t-il *pas* ? La jeunesse, pour commencer – il a quarante ans. Il a déjà un enfant. Quelques jours plus tôt, après la visite du marieur, elle a entendu son oncle admonester sa mère : « Sa tante s'est noyée, et alors ? Ce n'est pas non plus comme s'il y avait une malédiction de folie dans sa famille ! A-t-on jamais entendu parler d'une famille frappée par une malédiction de noyades ? Les gens sont toujours jaloux d'un bon mariage et prêts à exagérer le moindre détail. »

Assise dans son fauteuil, elle caresse les accoudoirs polis et songe un instant aux avant-bras de son père ; comme la plupart des

hommes malayâlis, c'était un gros ours adorable, dont les poils lui recouvraient les bras, le torse, même le dos, si bien qu'on ne pouvait jamais toucher sa peau sinon à travers son épaisse et douce toison. C'est dans ce fauteuil, assise sur ses genoux, qu'elle a appris l'alphabet. Quand elle avait de bonnes notes au catéchisme, il lui disait : « Tu as une tête bien faite. Mais ce qui compte avant tout, c'est d'être curieux. Tu iras au lycée. À l'université, même ! Pourquoi pas ? Je ne permettrai pas que tu te maries jeune, comme ta mère. »

L'évêque avait confié à son père une paroisse difficile, près de Mundakayam, qui n'avait pas d'*achen* attiré parce que les marchands mahométans y avaient semé le trouble. Ce n'était pas un endroit pour une famille ; la brume matinale continuait de vous mordiller les genoux à la mi-journée, et l'humidité provoquait des problèmes respiratoires, des rhumatismes et des poussées de fièvre. Moins d'un an après sa prise de fonctions, il était revenu frissonnant, claquant des dents, la peau brûlante, l'urine noire. Avant même qu'on ait pu appeler de l'aide, sa poitrine avait cessé de se soulever. Lorsque sa mère avait tendu un miroir devant ses lèvres, aucune buée ne s'était formée. Le souffle de son père n'était plus que de l'air.

Ce fut celui-là, le jour le plus triste de sa vie. Comment imaginer que celui de son mariage puisse être pire ?

Elle se lève du fauteuil tressé pour la dernière fois. Le fauteuil de son père et son lit à sommier en teck, à l'intérieur, sont comme de saintes reliques à ses yeux ; ces meubles ont conservé son essence. Si seulement elle pouvait les emporter dans son nouveau foyer.

La maisonnée s'agite.

Elle se frotte les yeux, redresse les épaules, lève le menton, prête à affronter ce que lui réserve cette journée, l'amertume de la séparation, le moment de quitter cette maison qui n'est désormais plus la sienne. Le chaos et la souffrance à l'œuvre dans le monde du Seigneur sont d'insondables mystères, mais la Bible lui enseigne qu'il y a derrière tout cela un ordre. Comme disait son père : « Avoir la foi, c'est savoir qu'il existe un dessein, même s'il demeure invisible. »

« Tout ira bien, Appa », dit-elle à voix haute en se figurant son désarroi. S'il était encore en vie, elle ne se marierait pas aujourd'hui.

Elle imagine ce qu'il lui répondrait. *Les tracés d'un père prennent fin avec un bon époux. Je prie pour qu'il en soit un. Mais je sais une chose : le Dieu qui a veillé sur toi ici sera avec toi là-bas, molay. Il nous le promet dans les Évangiles. « Je suis avec vous toujours, jusqu'à la fin du monde. »*

CHAPITRE 2

Consentir à prendre

1900, Travancore, Inde du Sud

Le trajet pour atteindre l'église de son futur époux dure près d'une demi-journée. Le batelier les conduit au fil d'un labyrinthe de canaux inconnus au-dessus desquels flamboient des hibiscus rouges, les maisons si proches de la berge qu'il lui suffirait presque de tendre le bras pour frôler une vieille femme accroupie en train de vanner le riz en secouant un panier plat. Elle entend un garçon lire le journal *Manorama* à un vieillard aveugle qui se frotte la tête comme si les nouvelles du jour le faisaient souffrir. Les maisons défilent l'une après l'autre, chacune figurant un univers miniature ; dans certaines, des enfants du même âge qu'elle les regardent passer. « Vous allez où ? » demande un petit effronté, torse nu, en dévoilant une rangée de dents noires, son index noir – en guise de brosse à dents –, enduit de poudre de charbon, figé en l'air. Le batelier le toise sans répondre.

Laissant les canaux derrière eux, ils glissent à présent sur un tapis de lotus et de nénuphars si épais qu'elle pourrait marcher dessus. Les fleurs sont écloses comme pour les accueillir à bras ouverts. Une impulsion subite la pousse à en cueillir une, plongeant la main tout au fond de l'eau pour en saisir la tige. Elle se détache dans un petit bruit d'éclaboussure, un bijou rose ; c'est un miracle que quelque chose de si beau puisse émerger de ces eaux si boueuses. Son oncle lance un regard appuyé à sa mère, qui ne dit rien même si elle est inquiète à l'idée que sa fille salisse sa blouse blanche et son *mundu*, ou le *kavani* ourlé d'un fin liseré doré. Un parfum fruité emplit le bateau. Elle compte vingt-quatre pétales. Fendant

le tapis de lotus, ils débouchent sur un lac aux eaux lisses et immobiles, si vaste que la rive opposée est invisible. Elle se demande si c'est à cela que ressemble l'océan. Elle a presque oublié qu'elle est sur le point de se marier. Sur une jetée où s'affaire une petite foule, ils changent d'embarcation et montent dans un canoë géant, aux extrémités recourbées comme des cosses de haricots desséchées, que font avancer à coups de perche des hommes minces et musclés. Une vingtaine de passagers se tiennent debout au milieu, sous des ombrelles pour se protéger du soleil. Elle comprend soudain qu'elle s'en va si loin qu'il lui sera difficile de revenir chez elle le temps d'une visite.

Le lac s'étrécit imperceptiblement en un large fleuve. Porté par le courant, le bateau prend de la vitesse. Enfin, au sommet d'une colline dans le lointain, devant une petite église, apparaît un énorme crucifix en pierre, dont les branches projettent une ombre sur le fleuve. C'est l'une des sept églises et demie fondées par saint Thomas après son arrivée. Comme tous les enfants ayant suivi le catéchisme, elle peut réciter leurs noms : Kodungallur, Paravur, Niranam, Palayoor, Nilackal, Kokkamangalam, Kollam, et la minuscule demi-église de Thiruvithamcode ; mais contempler l'une d'elles pour la première fois de sa vie lui coupe le souffle.

Le marieur de Ranni fait les cent pas dans la cour. Des auréoles de transpiration sous les aisselles de sa *juba* se rejoignent sur son torse. « Le marié devrait déjà être là depuis longtemps », dit-il. Les mèches de cheveux qu'il aplatit sur le sommet de son crâne rebiquent par-dessus ses oreilles comme les plumes d'un perroquet. Il déglutit nerveusement et un gros caillou monte et descend le long de sa gorge. La terre de son village est connue aussi bien pour donner un riz de qualité supérieure que pour engendrer ce genre de goitre.

La liste des invités du marié se résume à sa sœur, Thankamma. Cette femme robuste et souriante saisit les deux petites mains de sa future belle-sœur et les serre avec affection. « Il arrive », dit-elle. L'*achen* enfile son étole cérémoniale par-dessus sa tunique et noue la ceinture brodée. Il tend la main, paume vers le ciel, pour formuler une question silencieuse : *Eh bien ?* Personne ne répond.

La mariée frissonne, malgré la chaleur étouffante. Elle n'a pas l'habitude de porter un *chatta* et un *mundu*. Dorénavant, plus de

longues jupes ni de blouses colorées. Elle s'habillera comme sa mère et sa tante, revêtant l'uniforme qu'arborent toutes les femmes mariées dans le monde de la chrétienté selon saint Thomas, toujours en blanc. Le *mundu* est similaire à celui des hommes, mais noué de façon plus élaborée, le revers extérieur plissé et replié trois fois sur lui-même, puis drapé en forme d'éventail afin de dissimuler le postérieur. C'est aussi pour cacher les formes féminines qu'est conçue la blouse flottante à manches courtes et à col en V, le *chatta* blanc.

Une lumière tranchante se déverse des hautes fenêtres, projetant des ombres obliques. L'encens lui picote la gorge. Comme dans son église, il n'y a pas de bancs, rien qu'un fruste tapis en coco disposé à même le sol de terre oxydée, mais uniquement à l'avant. Son oncle tousse. Le bruit résonne dans le vide.

Elle avait espéré que sa cousine germaine – qui est aussi sa meilleure amie – assisterait au mariage. Elle-même s'est mariée l'année précédente, à douze ans elle aussi, avec un garçon du même âge issu d'une bonne famille. Pendant la cérémonie, plus terne qu'un seau en fer-blanc, il avait paru surtout s'intéresser à ses narines, qu'il ne cessait de se curer ; l'*achen* avait interrompu le *kurbana* pour siffler : « Arrête de farfouiller là-dedans, tu ne trouveras pas d'or ! » Sa cousine lui a écrit que dans son nouveau foyer elle dormait et jouait avec les autres filles de la famille, et qu'elle était ravie de n'avoir rien à faire avec son encombrant mari. Sa mère, en lisant cette lettre, a dit d'un air entendu : « Un jour, tout ça changera. » La mariée se demande si c'est le cas désormais, et ce que cela signifie.

On sent de l'agitation dans l'air. Sa mère la pousse en avant, puis s'écarte.

Le marié apparaît à côté d'elle, et aussitôt l'*achen* entame la cérémonie – *A-t-il une vache prête à vèler dans l'étable ?* Elle regarde droit devant elle.

Dans les verres sales des lunettes de l'*achen*, elle aperçoit un reflet : une silhouette imposante, qui se découpe dans la lumière s'engouffrant par l'entrée de l'église, et une autre à ses côtés, minuscule – elle-même.

Que peut-on bien ressentir quand on a quarante ans ? Il est plus vieux que sa mère. Une pensée lui traverse l'esprit : s'il est veuf,

pourquoi n'a-t-il pas épousé sa mère plutôt qu'elle ? Mais elle connaît la réponse : une veuve ne vaut guère mieux qu'une lépreuse.

Soudain, le prêtre interrompt sa psalmodie, parce que son futur époux – geste inconcevable – a tourné le dos à ce dernier pour la regarder. Il scrute son visage, la respiration saccadée, comme un homme qui aurait marché à pas pressés sur une longue distance. Elle n'ose pas lever les yeux, mais elle distingue l'odeur de terre qui émane de lui. Elle n'arrive pas à maîtriser ses tremblements. Elle ferme les yeux.

« Mais ce n'est qu'une enfant ! » l'entend-elle s'exclamer.

Quand elle rouvre les yeux, elle voit son grand-oncle tendre le bras pour empêcher le marié de s'en aller, mais celui-ci repousse sa main avec dédain comme s'il chassait une vulgaire fourmi sur un matelas.

Thankamma court après le fuyard, les mains plaquées sur son ventre drapé d'un tablier de graisse pour l'empêcher, en vain, de ballotter à chaque pas. Elle le rattrape près d'une pierre à fardeau – un bloc de roche disposé à l'horizontale à hauteur d'épaule, maintenu par deux colonnes de pierre verticales enfoncées dans la terre, où les voyageurs peuvent se délester de la charge qu'ils portent sur la tête et reprendre leur souffle. Thankamma pose les mains sur le torse massif de son frère, essayant de l'obliger à ralentir en marchant à reculons devant lui. « *Monay* », dit-elle, parce qu'il est beaucoup plus jeune qu'elle, presque un fils plutôt qu'un frère. « *Monay* », répète-t-elle d'une voix pantelante. L'heure est grave, mais la façon dont son frère la pousse comme s'il était un laboureur, et elle la charrue, a quelque chose de comique, et elle ne peut s'empêcher de rire.

« Regarde-moi ! » lui ordonne-t-elle sans cesser de sourire. Combien de fois l'a-t-elle vu froncer ainsi les sourcils, même quand il était tout bébé ? Il n'avait que quatre ans lorsque leur mère est décédée et que Thankamma a pris sa place. Il s'apaisait lorsqu'elle lui chantait une berceuse ou qu'elle le serrait dans ses bras. Beaucoup plus tard, quand leur frère aîné l'a escroqué et s'est emparé de la maison et de la propriété qui auraient dû lui revenir de droit, seule Thankamma l'a défendu.

Il ralentit. Elle le connaît bien, cet homme si avare de mots. Si Dieu accomplissait le miracle de desceller sa mâchoire, que dirait-il ? *Chechi, quand je me suis retrouvé à côté de cette fillette toute*

frissonnante, j'ai songé : « C'est elle que je suis censé épouser ? » Tu as vu comme son menton tremblait ? J'ai déjà un enfant à la maison dont je dois m'occuper. Je n'ai pas besoin d'en avoir un autre à charge.

« *Monay*, je comprends, dit-elle comme s'il avait réellement prononcé ces paroles. Je sais bien ce que tu penses. Mais n'oublie pas, ta mère et ta grand-mère n'avaient que neuf ans lorsqu'elles se sont mariées. Oui, c'étaient encore des petites filles, et on a continué de les élever comme telles dans un autre foyer jusqu'à ce que ce ne soient plus des enfants. N'est-ce pas ainsi que se construisent les meilleures unions, les ménages les plus compatibles ? Mais oublie tout cela et songe, rien qu'un instant, à cette pauvre fillette. Abandonnée devant l'autel le jour de son mariage ? *Ayo*, quelle humiliation ! Qui voudra l'épouser après ça ? »

Il continue d'avancer. « C'est une gentille fille, dit Thankamma. D'une si bonne famille ! Ton petit JoJo a besoin de quelqu'un pour veiller sur lui. Elle sera pour lui ce que j'ai été pour toi quand tu étais petit. Laisse-la grandir dans ta maison. Elle a besoin de Parambil autant que Parambil a besoin d'elle. »

Elle trébuche. Il la rattrape, et elle rit. « Même les éléphants ont du mal à marcher à reculons ! » Il n'y a qu'elle qui soit capable de déceler, dans la légère asymétrie du visage de son frère, l'esquisse d'un sourire. « C'est moi qui ai choisi cette fille pour toi, *monay*. Ne va pas t'imaginer que ce marieur y soit pour grand-chose. C'est moi qui suis allée voir la mère, et c'est moi qui ai examiné la fille, même si elle ne se doutait de rien. Mon choix ne s'est-il pas révélé judicieux la dernière fois ? Ta chère première épouse, qu'elle repose en paix, approuve cette union. Alors je te demande à présent de faire confiance à ta *chechi*, cette fois encore. »

Le marieur est en grand conciliabule avec l'*achen*, qui marmonne : « Mais qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires ? »

Le Seigneur est mon roc, et ma forteresse, et mon sauveur. Son père a appris à la jeune mariée à réciter ces mots chaque fois qu'elle a peur. *Mon roc, et ma forteresse.* Une énergie mystérieuse émanant de l'autel l'enveloppe soudain, tel un surplis, lui insufflant une paix profonde. Cette église est consacrée par l'un des douze ; il était ici même, à l'endroit où elle se tient, le seul et unique apôtre à avoir touché les plaies du Christ. Elle ressent une épiphanie qui dépasse l'imagination, elle entend une voix qui parle sans émettre le

moindre son, sans que rien ne bouge. Cette voix lui dit : *Je suis avec toi toujours.*

Puis elle voit réapparaître les pieds nus du marié à côté d'elle. *Qu'ils sont beaux, les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui publie la paix.* Mais ces pieds-là sont frustes, calleux, insensibles aux épines, capables de déraciner d'un coup une souche d'arbre pourrie, et habiles à trouver des prises dans les entailles d'un tronc de palmier pour y grimper. Ses pieds remuent, comme s'ils se savaient observés. Elle ne peut s'en empêcher : elle lève la tête pour le regarder à la dérobée. Son nez est effilé comme la lame d'une hache, ses lèvres pleines, son menton en galoche. Ses cheveux sont d'un noir de jais, pas du tout grisonnants, ce qui la surprend. Il a la peau beaucoup plus mate qu'elle, mais il est beau. Elle est étonnée par l'intensité avec laquelle il fixe le prêtre : c'est le regard d'une mangouste qui attend que le serpent attaque pour esquiver, pivoter et le saisir par le cou.

La cérémonie a dû se dérouler plus vite que ce qu'elle avait imaginé, sans qu'elle s'en rende compte, car déjà sa mère aide le marié à lui ôter son voile. Il se place derrière elle. Il pose les mains sur ses épaules pour attacher le minuscule *minnu* d'or autour de son cou. Ses doigts frôlant sa peau lui semblent aussi brûlants que des braises.

Le marié appose sa signature sommaire dans le registre de l'église, puis lui tend le stylo. Elle inscrit son nom ainsi que le jour, le mois, et l'année, 1900. Quand elle relève la tête, il a déjà tourné les talons pour quitter l'église. Le prêtre le regarde s'éloigner et dit : « Eh quoi ? Aurait-il laissé du riz sur le feu ? »

Son mari n'est pas sur la jetée, où un bateau tangué et tire avec impatience sur ses amarres.

« Depuis qu'il est tout petit, lui explique sa nouvelle belle-sœur, ton mari préfère se déplacer à pied. Pas moi ! Pourquoi marcher quand on peut flotter ? » Le rire de Thankamma cherche à les amadouer, les invite à partager sa bonne humeur. Mais à présent, au bord de l'eau, mère et fille doivent se séparer. Elles s'agrippent l'une à l'autre – qui sait quand elles se reverront ? Elle a un nouveau nom d'épouse, un nouveau foyer, qu'elle n'a encore jamais vu mais auquel elle appartient déjà. Elle doit renoncer à celui d'avant.

Thankamma, elle aussi, a les larmes aux yeux. « Ne vous inquiétez pas, dit-elle à la mère bouleversée. Je prendrai soin d'elle comme si c'était ma propre fille. Je vais rester à Parambil pendant deux ou trois semaines. D'ici là, elle connaîtra sa maison mieux que ses Psaumes. Ne me remerciez pas. Tous mes enfants sont grands désormais. Je resterai le temps qu'il faudra, jusqu'à ce que je manque à mon mari ! »

Les jambes de la jeune mariée menacent de se dérober lorsqu'elle se détache de sa mère. Elle serait tombée si Thankamma ne l'avait pas soulevée du sol et plaquée contre sa hanche, comme un bébé, pour la faire monter sur le bateau qui les attend. Elle enroule instinctivement les jambes autour de la taille imposante de Thankamma et pose la joue contre cette épaule charnue. Du haut de ce promontoire, elle tourne la tête et regarde la silhouette solitaire sur la jetée qui lui dit adieu en agitant la main, une silhouette qui paraît minuscule en comparaison de la croix géante dressée dans son dos.

La maison de la jeune mariée et de son veuf d'époux est située à Travancore, à l'extrême pointe sud de l'Inde, prise en étau entre la mer d'Arabie et les Ghats occidentaux – cette longue chaîne de montagnes qui longe la côte ouest du pays. Cette région est façonnée par l'eau, et ses habitants unis par une langue commune : le malayalam. Là où la mer borde des plages de sable blanc, elle s'enfonce en éventail, telle une main aux doigts écartés, jusqu'à l'intérieur des terres pour aller se mêler aux fleuves qui serpentent sur les flancs des Ghats tapissés d'une canopée verdoyante. C'est un paysage fantastique tout droit sorti de l'imagination d'un enfant, fait de ruisseaux et de canaux, un entrelacs de lagons et de lacs, un dédale de plans d'eau et d'étangs vert bouteille recouverts de lotus ; un vaste système circulatoire, car, comme le disait son père, toutes les eaux sont reliées entre elles. Elles ont engendré un peuple – les Malayâlis – aussi mobile que l'élément liquide qui les cerne de toutes parts ; leurs gestes sont fluides, leurs chevelures ondoyantes ; ils ont en permanence au bord des lèvres un grand éclat de rire qui ne demande qu'à jaillir en cascade tandis qu'ils voguent de la maison d'un parent à une autre, leurs incessants va-et-vient pareils aux pulsations des cellules sanguines dans un réseau d'artères, propulsées par le grand cœur battant de la mousson.

Dans cette contrée, cocotiers et palmiers à sucre sont si abondants que, la nuit, leur silhouette dentelée continue d'onduler et de scintiller sur la paroi des paupières closes. Un rêve de bon augure a forcément pour décor de l'eau et des frondaisons ; s'il n'y en a pas, c'est qu'il s'agit d'un cauchemar. Quand les Malayâlis parlent de la « terre », ils parlent également de l'eau, car il serait aussi absurde de les distinguer que de détacher le nez de la bouche. À bord de yoles, de canoës, de barges et de bacs, les Malayâlis et leurs cargaisons naviguent tout le long de la côte de Travancore, de Cochin et de Malabar à une vitesse que les habitants de l'arrière-pays ne sauraient concevoir. En l'absence de routes dignes de ce nom, de ponts et de lignes de bus régulières, l'eau est leur autoroute.

À l'époque de notre jeune mariée, les familles royales de Travancore et de Cochin, dont les dynasties remontent au Moyen Âge, sont sous la coupe des Britanniques et ont le statut d'« États princiers ». Plus de cinq cents États princiers sont ainsi sous le joug de la Couronne – soit la moitié du territoire indien –, pour la plupart minuscules et insignifiants. Les maharajas les plus importants d'entre eux, ceux qui bénéficient du « droit du salut » – Hyderabad, Mysore et Travancore –, ont le privilège d'être honorés par des canonnades lors des cérémonies officielles, entre neuf et vingt et un coups de canon en fonction de l'importance du maharaja aux yeux des Britanniques (et, bien souvent, du nombre de Rolls-Royce alignées dans le garage royal). En échange de leurs palais, de leurs automobiles, de leur statut, et du droit qui leur est accordé de gouverner de manière semi-autonome, les maharajas reversent à la Couronne une dîme prélevée sur les impôts dont s'acquittent leurs sujets.

Notre jeune mariée, dans son village de l'État princier de Travancore, n'a jamais vu de sa vie le moindre soldat ou fonctionnaire britannique, ce qui n'aurait guère été concevable dans les « présidences » de Madras ou de Bombay – des territoires administrés directement par la Couronne et qui grouillent de sujets de Sa Majesté. Plus tard, les régions où l'on parle le malayalam, Travancore, Cochin et Malabar, finiront par être regroupées pour former l'État du Kerala, une terre côtière en forme de poisson à l'extrémité de l'Inde dont la tête pointe vers Ceylan (aujourd'hui le Sri Lanka) et la queue vers Goa, tandis que son œil semble tourné d'un air

mélancolique de l'autre côté de l'océan, vers Dubaï, Abu Dhabi, le Koweït et Riyad.

Enfoncez une pelle n'importe où dans le sol du Kerala, et une eau couleur de rouille en jaillira comme du sang sous la lame du scalpel, un riche élixir de latérite qui nourrit tous les êtres vivants. Il est permis de douter que, comme l'affirment certains, un fœtus avorté mais viable enterré dans ce sol resurgira sous la forme d'une créature sauvage ; en revanche, il est incontestable qu'ici pousse une profusion d'épices comme nulle part ailleurs dans le monde. Pendant des siècles avant l'ère chrétienne, les marins du Moyen-Orient, à bord de leurs boutres aux voiles latines gonflées par les vents de sud-ouest, affluaient sur la Côte des épices pour y acheter du poivre, des clous de girofle et de la cannelle. Quand les alizés changeaient de direction, ils s'en retournaient en Palestine pour les vendre à prix d'or aux marchands de Gênes et de Venise.

L'engouement pour les épices se répandit dans toute l'Europe comme la syphilis ou la peste, et par les mêmes moyens : les bateaux et les marins. Mais cette infection-là fut salutaire : les épices avaient la vertu de préserver les aliments et la santé de ceux qui les consommaient. Elles avaient également d'autres bienfaits. À Birmingham, un prêtre qui avait pris l'habitude de mâcher de la cannelle afin de camoufler les relents de vin de son haleine s'aperçut que ce parfum mettait les femmes de sa paroisse au comble de la pâmoison et, prenant la plume sous un nom d'emprunt, il rédigea une brochure destinée à connaître un immense succès, intitulée *Nouvelles Sauces douces et épicées : une réjouissante galimafrée d'assortiments rustiques et plaisants pour l'homme et son épouse*. Les apothicaires vantaient les propriétés miraculeuses des décoctions à base de curcuma, de kokum et de poivre pour soigner les œdèmes, la goutte et les lumbagos. Un médecin marseillais découvrit qu'une friction au gingembre avait le pouvoir de remédier à la petitesse et à la flaccidité du pénis, au point de procurer à la partenaire de l'heureux patient « un plaisir tel que plus jamais elle ne tolérera de se passer de ses saillies ». Étrangement, aucun cuisinier occidental n'eut jamais l'idée de faire griller puis de concasser des grains de poivre, des graines de fenouil, de la cardamome, des clous de girofle et de la cannelle, puis de faire revenir ce mélange dans de l'huile avec

des graines de moutarde, de l'ail et des oignons afin d'obtenir un massala, la base de tout curry.

Naturellement, dès lors que le prix des épices sur le marché européen eut atteint un niveau comparable à celui des pierres précieuses, les marins arabes qui les rapportaient d'Inde décidèrent de n'en dévoiler la source à personne, et ce secret fut bien gardé pendant des siècles. Au début du XV^e siècle, les Portugais (et plus tard les Hollandais, les Français et les Anglais) lancèrent de grandes expéditions pour trouver la terre où poussaient ces inestimables épices ; ces aventuriers étaient semblables à de jeunes gens bouillonnants ayant reniflé les effluves d'une femme de petite vertu. Où se cachait-elle donc ? À l'est, toujours quelque part à l'est.

Mais c'est vers l'ouest, et non pas l'est, que fit voile Vasco de Gama lorsqu'il quitta les rivages portugais. Il longea la côte ouest de l'Afrique et franchit le cap sud de ce continent pour déboucher de l'autre côté. Quelque part au milieu de l'océan Indien, de Gama captura et tortura un capitaine de navire marchand arabe, lequel le mena jusqu'à la Côte des épices – le Kerala d'aujourd'hui. Il toucha terre près de la ville de Calicut ; personne au monde n'avait encore accompli un si long périple océanique.

Le samorain de Calicut ne fut guère impressionné par Vasco de Gama, pas plus que ne l'émurent les coraux de mer et les colifichets de cuivre offerts par le monarque de ce dernier, alors que lui-même leur fit présent de rubis, d'émeraudes et de soie. Il trouva risible que de Gama affiche pour ambition d'apporter l'amour du Christ aux païens. Cet imbécile ne savait-il donc pas que mille quatre cents ans avant son arrivée en Inde, avant même que saint Pierre atteigne Rome, un autre des douze disciples – saint Thomas – avait accosté sur ces mêmes rivages à bord d'un boutre marchand arabe ?

La légende raconte que saint Thomas, peu après avoir débarqué en l'an 52 près de l'actuelle Cochin, croisa le chemin d'un garçon qui revenait du temple. « Ton Dieu entend-il tes prières ? » lui demanda-t-il. Le garçon répondit qu'il n'en doutait pas. Saint Thomas lança alors une poignée d'eau et les gouttes demeurèrent suspendues en l'air. « Ton Dieu peut-il faire cela ? » Grâce à diverses manifestations de ce genre, qu'elles relèvent de la magie ou du miracle, il convertit quelques familles brahmanes au christianisme ; plus tard, il mourut en martyr à Madras. Ces premiers convertis – les chrétiens de saint Thomas – restèrent fidèles à leur nouvelle foi

et ne contractèrent aucun mariage en dehors de leur communauté, laquelle s'élargit au fil du temps, soudée par leurs coutumes et leurs églises.

Près de deux mille ans plus tard, deux descendants de ces premiers convertis indiens, une jeune fille de douze ans et un veuf dans la force de l'âge, viennent de se marier.

« Ce qui s'est passé appartient au passé », dira notre jeune mariée lorsqu'elle sera devenue grand-mère et que sa petite-fille – qui portera le même prénom qu'elle – la suppliera de lui raconter l'histoire de ses ancêtres. Certaines rumeurs sont parvenues jusqu'aux oreilles de la fillette ; on raconte que la généalogie de sa famille regorge de secrets et que l'on compte parmi ses aïeux des esclavagistes, des meurtriers, ainsi qu'un prêtre défroqué. « Mon enfant, ce qui s'est passé, c'est du passé – et en plus il change chaque fois que je me le remémore. Je peux en revanche te parler de l'avenir, celui que toi, tu bâtiras. » Mais la petite insiste.

Par où commencer ? Par Thomas « le sceptique », qui exigea de voir les plaies du Christ avant de consentir à la foi ? Par d'autres martyrs chrétiens ? Ce que la fillette réclame, c'est l'histoire de leur propre famille, celle de la maison du veuf dans laquelle sa grand-mère s'installa après son mariage, une maison située à l'intérieur des terres dans un pays où règnent les eaux, une maison pleine de mystères. Mais ces souvenirs sont tissés dans l'étoffe la plus fine et fragile qui soit, dont le temps a troué la trame de part en part et qu'il lui faut raccommoier à coups de mythes et de fables.

La grand-mère possède néanmoins quelques certitudes : pour laisser son empreinte dans l'esprit de celui qui l'écoute, un conte doit dire la vérité sur le monde tel qu'il va, et doit donc, inévitablement, parler de familles, de leurs triomphes et de leurs blessures, et de leurs disparus, y compris des fantômes qui continuent de rôder ; il doit enseigner comment vivre dans le royaume du Seigneur, où jamais la joie ne met quiconque à l'abri du chagrin. Une bonne histoire va au-delà de ce qui importe aux yeux d'un Dieu plein de miséricorde : elle réconcilie les familles et les déleste du fardeau des secrets dont les liens sont plus forts que ceux du sang. Mais lorsqu'ils sont révélés, tout autant que lorsqu'ils demeurent tus, les secrets peuvent déchirer une famille.

CHAPITRE 3

Passé sous silence

1900, *Parambil*

La jeune mariée rêve qu'elle joue dans le lagon avec ses cousins ; ils sautent dans l'eau, grimpent sur leur skiff étroit, le font chavirer puis se hissent de nouveau à bord, leurs éclats de rire se répercutant d'une rive à l'autre.

Elle se réveille désorientée.

Une masse ronflante à côté d'elle enfle puis désenfle. Thankamma. Oui. Sa première nuit à Parambil. Ce nom frotte bizarrement sur la langue, comme l'arête d'une dent ébréchée. Dans la pièce voisine, la chambre de son mari, elle n'entend rien. Le corps de Thankamma cache un petit garçon – elle ne voit que les cheveux bouclés au sommet de son crâne, et une main, paume ouverte, posée juste à côté de sa tête.

Elle écoute. Il manque quelque chose. Cette absence est déconcertante. Et puis soudain elle comprend : elle n'entend pas l'eau. C'est cela qui lui manque, son murmure, sa voix apaisante, et c'est pourquoi elle l'a convoquée dans son rêve.

Hier, le *vallum*, un long canoë en travers duquel sont alignées des planchettes de bois en guise de sièges, les a déposées, Thankamma et elle, sur un petit débarcadère. Elles ont traversé un vaste champ piqueté d'immenses cocotiers chargés de fruits. Quatre vaches broutaient l'herbe, chacune attachée à une longue corde. Elles ont franchi des rangées de bananiers, dont les grandes feuilles s'entrechoquaient et se frottaient les unes contre les autres. Des régimes de bananes rouges pendaient aux branches. Le parfum d'un arbre *chempaka* flottait dans l'air. Trois rochers érodés et polis servaient de marches pour traverser un petit ruisseau. Un peu plus

loin, celui-ci s'évasait pour former un étang dont les berges étaient envahies de bosquets de pandanus et de palmiers *chenthengu* nains chargés de noix de coco orangées. Une pierre à laver était inclinée au bord de l'eau ; Thankamma lui a dit que c'était à cet endroit qu'elle devrait venir faire sa toilette. Le gargouillis du ruisseau était un bruit de bon augure. Elle avait cherché du regard la maison quand elles avaient accosté, mais elle n'était pas là, près du fleuve ; elle devait donc forcément se trouver non loin de ce ruisseau... mais elle ne voyait toujours rien. « Tout ce domaine, sur deux cents hectares, a annoncé fièrement Thankamma en pointant du doigt à gauche et à droite, c'est Parambil. Pour l'essentiel, c'est une terre sauvage, vallonnée, qui n'a pas été débroussaillée. Seule une partie de la zone défrichée est cultivée. Avant que ton mari ne domestique cet endroit, il n'y avait ici qu'une immense jungle, *molay*. »

Deux cents hectares. La seule maison qu'elle a jamais connue, jusqu'à hier, était située sur un domaine qui en comptait à peine un.

Elles ont poursuivi leur route le long d'un chemin bordé de tapiocas. Enfin elle a aperçu la maison, perchée au sommet d'une colline, dont la silhouette se découpait dans la lumière. Elle a regardé cette demeure qui allait être la sienne pour le restant de ses jours. La forme du toit lui était familière, légèrement avachie au milieu et recourbée aux extrémités ; l'avant-toit descendait très bas, protégeant la véranda contre le soleil... mais elle n'arrivait à penser qu'à une seule chose : *Pourquoi tout là-haut ? Pourquoi pas au bord du ruisseau ? Ou au bord du fleuve qui amène les visiteurs, les nouvelles, et tout ce qui est bon ?*

À présent, allongée sur le dos, elle examine la pièce : les murs huilés et polis sont en teck, et non pas en bois de jaquier sauvage, avec des ouvertures en forme de crucifix ménagées en hauteur pour permettre à l'air chaud de s'évacuer ; le faux plafond est également en teck et protège de la chaleur extérieure ; de fines lamelles de bois devant les fenêtres permettent à l'air frais de circuler librement ; et, bien entendu, il y a une porte coupée qui ouvre sur la véranda, dont la partie supérieure est à cet instant ouverte pour laisser s'engouffrer le vent, et la partie inférieure fermée afin d'empêcher les poules et les créatures sans pattes de toutes sortes d'entrer – c'est une maison qui ressemble beaucoup à celle qu'elle a quittée, mais en plus grand. Tous les *thachans* – les charpentiers – suivent les

mêmes règles ancestrales de l'architecture *vastu*, dont nul, hindou ou chrétien, ne dévie jamais. Aux yeux de tout *thachan* digne de ce nom, la maison est le fiancé et la terre sa future épouse, et il doit mettre autant de soin à les harmoniser qu'en met un astrologue à combiner les horoscopes. Chaque fois qu'une tragédie ou qu'une malédiction frappe un foyer, on dit que c'est parce que la maison a été bâtie sur un site funeste. Alors elle se pose de nouveau la question : *Pourquoi ici, loin de l'eau ?*

Un bruissement de feuilles, un tremblement dont l'onde se propage à travers le sol précipitent soudain les battements de son cœur. Quelque chose près de la porte obstrue la lumière des étoiles. Est-ce là un fantôme domestique ? Bientôt, on dirait qu'un gros buisson feuillu se met à pousser et à déborder par la partie supérieure de la porte pour envahir la pièce. Un énorme serpent s'enroule autour du buisson. Elle ne peut ni bouger ni crier, même si elle sait que quelque chose de terrible est sur le point de lui arriver dans cette mystérieuse maison nichée à l'intérieur des terres... mais la mort sentirait-elle le jasmin ?

Une brassée de jasmins arrachés du sol plane au-dessus d'elle, fermement serrés dans la trompe d'un éléphant. Les fleurettes ondoient au-dessus des habitants de la maison endormis puis s'arrêtent tout près d'elle. Elle sent une haleine chaude, humide, venue du fond des âges. De fines particules de poussière tombent sur sa nuque.

Sa frayeur s'estompe. Elle tend une main hésitante vers l'offrande. Elle est surprise par l'aspect si humain de ces narines, cernées d'une peau dont la teinte est plus pâle et constellée de petites taches ; aussi délicates que des lèvres, aussi souples et agiles que deux doigts, elles lui reniflent la poitrine, lui chatouillent le coude, puis remontent vers son visage. Elle étouffe un gloussement. Un souffle chaud se répand autour d'elle par à-coups, comme autant de bénédictions. L'odeur semble tout droit sortie de l'Ancien Testament. Sans un bruit, la trompe se rétracte.

Elle se retourne et découvre qu'un témoin ébahi a assisté à la scène. Le petit JoJo, âgé de deux ans, assis face à elle, la regarde pardessus le ventre de Thankamma, les yeux écarquillés. Elle sourit, se lève, lui fait impulsivement signe de la rejoindre et le soulève sur sa hanche, puis ils se dirigent à l'extérieur pour suivre l'apparition.

Elle sent partout la présence d'esprits à Parambil, comme dans n'importe quelle maison. L'un d'eux rôde dehors sur le *muttam*. La nuit pullule d'âmes invisibles, aussi nombreuses que des lucioles.

Dans une clairière près d'un immense palmier, au-dessus d'un monticule de feuilles de cocotier, un œil luisant tremblote comme une lampe dans le vent. À mesure que ses yeux s'habituent à l'obscurité, un front surgit telle une montagne, puis des oreilles qui ondoient langoureusement... une sculpture taillée dans la roche noire de la nuit. C'est bel et bien un éléphant, et non un fantôme.

JoJo enroule un bras autour de son cou d'un air distrait et lui attrape le lobe de l'oreille du bout des doigts, confortablement installé sur sa hanche comme s'il n'en avait jamais connu d'autre. Elle a envie de rire ; hier encore, c'était elle qui s'agrippait ainsi à Thankamma. Ils se tiennent immobiles, deux demi-orphelins. Les esprits écoutent les ordres que leur donne le porteur de jasmin puis se retirent au creux des ombres peu à peu chassées par l'aube.

Au cours de sa brève existence, elle a déjà vu des éléphants dans des temples, vénérés et dorlotés ; elle a vu des éléphants utilisés pour l'abattage des arbres traverser les villages et s'enfoncer dans la forêt. Mais cette créature capable de cacher la lumière des étoiles doit certainement être le plus gros éléphant du monde. Observer le mouvement paisible de sa mâchoire, la danse gracieuse de sa trompe s'enroulant autour des feuilles pour les enfourner dans cette bouche qui paraît sourire, a quelque chose d'apaisant.

Près de l'éléphant, à l'abri du vent, juste derrière le talus de boue érigé pour créer des douves autour de chaque cocotier afin d'empêcher l'eau et l'engrais de s'écouler, un homme dort sur un lit de corde.

Les coudes et les genoux de son mari dépassent du sommier de bois affaissé. Sa posture – son puissant bras gauche replié sous sa joue en guise d'oreiller, les doigts joints en pointe – lui évoque son visiteur venu déposer son offrande de jasmin.

CHAPITRE 4

Une initiation domestique

1900, Parambil

Dans la cuisine, la fraîcheur du sol en terre crue pénètre la plante de ses pieds. Les murs, noircis par la fumée, sont imprégnés d'odeurs à faire saliver ; elle se sent tout de suite chez elle dans ce sanctuaire ombragé. Thankamma, penchée en avant, souffle dans un large tube en métal, les joues gonflées comme des ballons, pour raviver doucement les braises de la veille dans l'*aduppu*. Sur quatre des six réchauds en brique qui composent ce poêle surélevé sont posées des casseroles. Elle est émerveillée par la vitesse à laquelle Thankamma bouge pour une femme aussi corpulente ; ses mains s'agitent dans tous les sens, jetant des écorces de noix de coco séchées dans le feu sous la poêle où grésillent des oignons, aplanissant les braises pour que le riz puisse à présent mijoter doucement. Thankamma sert à la jeune mariée du café mélangé à du lait et sucré avec du jaggery. « J'ai préparé du *puttu* », dit-elle en délogeant de son moule de bois un cylindre blanc et spongieux de farine de riz cuite à la vapeur pour le déposer sur son assiette en feuille de bananier. Pour JoJo, elle le mélange avec de la banane et du miel. Elle a fait réchauffer le bœuf sauté – *erechi olarthiyathu* – et le curry de poisson épicé – *meen vevichathu* – du dîner de la veille. « Le poisson a encore plus de goût le matin, tu ne trouves pas ? C'est la magie de ce plat en terre cuite ! Prends-en bien soin et ne l'utilise jamais pour autre chose que le *meen vevichathu*, d'accord ? Chaque année, ton curry n'en sera que meilleur. Si ma maison prenait feu et que je devais choisir entre mon mari et mon plat en terre cuite... eh bien, disons que le brave homme a déjà eu une belle vie. Les

currys que je préparerai dans ce plat rendront plus doux mon veuvage ! »

Le rire de Thankamma résonne dans la cuisine. La jeune mariée reste assise, les jambes croisées, éberluée par son premier petit déjeuner à Parambil : c'est un véritable festin, et plus nourrissant que tout ce que sa mère et elle mangeaient en une semaine.

« Ton mari a mangé debout, comme d'habitude. Il est déjà parti aux champs. »

Thankamma n'en démord pas : une jeune mariée ne devrait rien faire, à part se laisser chouchouter. Elle essaie, mais c'est contraire à sa nature. Elle regarde les doigts de Thankamma, s'efforçant de consigner dans sa mémoire tous les ingrédients qu'elle jette dans les plats au curry, mais il est difficile de suivre la cadence quand elle ne prépare jamais moins de deux plats en même temps. Les mains de Thankamma doivent elles-mêmes posséder une sorte de mémoire autonome, se dit-elle, car leur propriétaire ne leur prête pas la moindre attention pendant qu'elle s'active et bavarde. JoJo l'entraîne hors de la cuisine, fier de lui servir de guide, lui faisant visiter chaque pièce, oubliant qu'il l'a déjà fait à peine deux heures plus tôt. La maison est en forme de L, l'une des deux branches étant le bâtiment d'origine, construit bien à l'abri au-dessus du sol, sur une plateforme en hauteur, et entourant la chambre forte, ou *ara*, dans laquelle sont entreposées toutes les richesses de la famille – argent, bijoux, riz. Directement sous l'*ara* se trouve une cave ; de part et d'autre, une chambre inoccupée et un vaste garde-manger ; et à côté de ce dernier, la cuisine. Toutes les pièces sont reliées entre elles par une étroite véranda extérieure. L'aile plus récente de la maison est plus près du sol, entourée sur trois côtés d'une large véranda accueillante. Il y a un salon, qu'on n'utilise pas beaucoup, prolongé par deux grandes chambres adjacentes – celle de son mari et la sienne, qu'elle partage avec JoJo et Thankamma – et une autre pièce qui sert de débarras.

Ces deux bâtiments, l'ancien et le nouveau, encadrent un *muttam* rectangulaire, une cour dont la surface est recouverte de galets jaunes, dorés et blancs provenant du lit du fleuve. Tous les matins, une femme *pulayi*, Sara, vient balayer le *muttam*, laissant sur les galets aplanis et débarrassés des feuilles mortes un motif en forme d'éventail. C'est là qu'on déroule les tapis sur lesquels on

fait sécher le riz bouilli, qu'on tend le linge sur une corde et que JoJo vient taper dans son ballon.

Après le déjeuner, elle fait une longue sieste avec JoJo et Thankamma. Son mari, lui, ne se repose jamais durant la journée, qu'il passe dehors à travailler dans les champs. Quand elle l'aperçoit là-bas, il est toujours accompagné de quelques *pulayar*, dont il se distingue par sa taille et par le teint de sa peau, plus claire que la leur. En fin de journée, Thankamma s'installe avec JoJo et elle dehors, au frais, devant la cuisine, les jambes allongées, et leur raconte des histoires interminables en leur donnant des friandises piochées dans le garde-manger. Depuis peu, elle comprend que les histoires de Thankamma sont une forme d'enseignement. Elle essaie de se les remémorer le soir, avant de s'endormir, mais c'est aussi le moment où le mal du pays lui noue les entrailles et où chacune de ses pensées la ramène chez elle. L'affection de Thankamma lui rappelle tellement sa mère que sa tristesse en est redoublée. Elle ne s'autorise à pleurer qu'une fois sûre et certaine que tout le monde dort.

Le deuxième matin après son arrivée, quand ils entendent retentir au loin les vocalises de la marchande de poisson, Thankamma demande à la jeune mariée de l'appeler. Cinq minutes plus tard, la femme est là, devant la cuisine, nimbée de l'odeur du fleuve. Thankamma l'aide à poser à terre le lourd panier qu'elle transporte sur sa tête.

« *Aah*, et voilà la jeune mariée ! s'exclame la marchande de poisson en se débarrassant des écailles collées à ses avant-bras et en s'accroupissant. J'ai apporté spécialement pour elle du *mathi* aujourd'hui. » Elle soulève la toile à sac qui recouvre le panier comme si elle dévoilait des bijoux précieux.

Thankamma renifle une sardine, la presse dans ses mains puis la fait claquer contre les autres poissons. « Rien que pour la jeune mariée, hein ? Gardez-la donc, si elle est si spéciale. Et sous cette toile, là, qu'est-ce qu'il y a ? *Aah* ! Tiens tiens. Et pour qui est-il donc, ce *mathi*-là ? Y a-t-il eu un autre mariage récemment dont je ne serais pas au courant ? Donnez-le-moi ! Pas de discussion ! »

Le lendemain, la jeune mariée voit le *pulayan* Shamuel traverser le *muttam*, courbé sous le poids d'un large panier de noix de coco. Thankamma l'a informée qu'il s'agit du contremaître de Parambil

et le bras droit de son mari, qu'il ne quitte jamais d'une semelle ; Sara, qui balaie le *muttam*, est sa femme. La famille de Shamuel travaille pour eux depuis plusieurs générations, lui a expliqué Thankamma ; ses ancêtres leur ont probablement été inféodés dans des temps reculés, avant que cette pratique ne soit interdite. Les *pulayar* sont la caste la plus inférieure de Travancore ; la plupart du temps ils ne possèdent rien, pas même leur maison ; leurs cabanes appartiennent au maître du domaine ; poser les yeux sur l'un d'eux est déjà une forme de souillure pour un Brahmane, qui doit alors prendre un bain rituel pour se purifier.

Sous le poids de son panier, les muscles du cou et des bras de Shamuel sont tendus comme des câbles sur son corps menu et compact. Son torse dénudé se soulève à chaque ahanement ; on dirait que ses côtes sont à l'extérieur de sa peau ; il est presque entièrement glabre, exception faite du léger chaume qui lui ombre les joues et la lèvre supérieure et des cheveux ras sur son crâne, dont les tempes grisonnent. Il a l'air d'avoir le même âge que son mari, même si Thankamma lui a affirmé qu'il est plus jeune.

Lorsque Shamuel l'aperçoit, un large sourire transfigure son visage : ses pommettes rebondies luisent comme de l'ébène polie et une impeccable rangée de dents blanches souligne la finesse de ses traits. Il accueille la nouvelle arrivante avec un empressement où perce une joie presque enfantine. « *Aah !* » s'écrie-t-il – mais avant toute chose il y a une affaire pratique à régler : « *Molay*, pourriez-vous demander à *chechi* Thankamma de venir ? J'ai besoin d'aide et je crains que ce panier ne soit trop lourd pour vous. »

Dès que Thankamma l'a aidé à poser le panier, il ôte le *thorthu* enroulé au sommet de sa tête, le secoue, puis s'essuie le visage, sans quitter du regard ni du sourire la jeune mariée. « D'autres paniers arrivent. Nous avons grimpé toute la matinée, le *thamb'ran* et moi. » Il pointe du doigt son mari et elle l'aperçoit au loin, les bras croisés, assis à califourchon sur un palmier dont le tronc est presque couché à l'horizontale. Il balance les jambes d'un air distrait, et il a l'air perdu dans ses pensées. Cette vision la fait frémir malgré elle, ravivant sa phobie des hauteurs. Elle a du mal à croire que le maître du domaine risque ainsi sa vie alors qu'il y a des *pulayar* pour faire ce travail.

« Comment peux-tu laisser le *thamb'ran* grimper comme ça si tôt après son mariage ? demande Thankamma en affectant un air

contrarié. Dis-moi la vérité – s’il grimpe, c’est moitié moins de travail pour toi.


— *Aah*, essayez donc de l’en empêcher ! Il est comme notre petit *thamb’ran* ici présent, dit-il en tapotant du bout des doigts le ventre de JoJo. Plus heureux dans le ciel que sur la terre. »

JoJo est ravi qu’il l’appelle « le petit maître ».

Le torse nu de Shamuel est constellé de morceaux d’écorce. Continuant de sourire à la femme du *thamb’ran*, il replie soigneusement son *thorthu* à carreaux bleus dans le sens de la longueur puis s’en drape l’épaule gauche. Elle baisse les yeux, soudain intimidée, et remarque son gros orteil droit déformé, aussi plat qu’une pièce de monnaie, dépourvu d’ongle.

« *Aah*, Shamuel, dit Thankamma. Tiens, prépare-nous donc trois noix de coco. Ensuite, va te nettoyer et viens manger quelque chose. Ta nouvelle maîtresse te servira. »

Shamuel possède son propre plat en terre cuite, suspendu à un crochet sous l’avancée du toit à l’arrière de la cuisine, et c’est là qu’il mangera, sur les marches à l’extérieur. Les *pulayar* n’entrent jamais dans la maison. Sara fait la cuisine pour lui chez eux, mais un repas dans la résidence principale, c’est toujours un peu de riz en moins prélevé sur leurs réserves. Après avoir rincé son plat, il le remplit d’eau et le boit d’un trait, puis il s’accroupit sur les marches. La jeune mariée lui sert du *kanji* – un bouillon de riz revenu dans son eau de cuisson – avec un morceau de poisson et du citron vert mariné.

« Alors, ça vous plaît ici ? » lui demande-t-il, la joue gonflée par une grosse boule de riz. Debout devant lui, elle hoche la tête timidement. D’un doigt distrait, elle trace , la première lettre du mot *āna* – *éléphant* –, une lettre qui, d’une certaine manière, ressemble elle-même à un éléphant, trouve-t-elle. « J’étais plus jeune que vous quand je suis arrivé à Parambil, vous savez. Rien qu’un petit garçon, continue-t-il. Il n’y avait même pas encore de maison. J’avais peur qu’on se fasse piétiner pendant notre sommeil. Une maison, ça protège. Le secret, c’est le toit, vous saviez ça ? Pourquoi le construit-on toujours de cette façon, à votre avis ? »

À ses yeux, c’est un toit comme n’importe quel autre. Seul le pignon avant – avec ses motifs gravés dans le bois qui ornent la façade – est différent pour chaque maison. Partout ailleurs, la

couverture de chaume s'évase jusqu'au sol, comme si le toit voulait englober la bâtisse. Shamuel lui montre du doigt. « Quand les poutres dépassent comme ça, l'éléphant n'a aucune surface plane contre laquelle s'appuyer. Ou pousser. » Il est comme JoJo, fier de lui apprendre des choses. Elle l'aime bien.

« L'éléphant est venu me saluer, lors de ma première nuit ici, avance-t-elle d'une petite voix.

— Vraiment ? Sacré Damodaran ! s'exclame Shamuel en riant et en secouant la tête. Celui-là, alors... Il va et vient comme ça lui chante. J'étais sur le point de m'endormir quand j'ai entendu le sol trembler. Je savais que c'était lui. Je suis sorti et j'ai vu Unni, assis sur lui, râlant parce que Damo avait décidé de quitter l'exploitation forestière pour venir ici alors que la nuit était déjà tombée. *Aah*, mais Unni ne s'est pas trop plaint. Chaque fois que Damo est ici, Unni a sa soirée de libre et peut rester chez lui avec sa femme. Et le *thamb'ran* dort à côté de Damo. Ils discutent. »

Entretenir un éléphant, a-t-elle entendu dire, coûte cher. Et pas seulement parce qu'il faut payer Unni, qui doit être le cornac, mais parce qu'il faut nourrir Damo.

« Est-ce que Damodaran est à nous ?

— À nous ? Est-ce que le soleil est à nous ? »

Shamuel attend, tel un maître d'école, qu'elle réponde non en secouant la tête.

« *Aah aah*, tout comme le soleil, Damo est son propre maître. Je dis toujours à Unni, pour le taquiner, que le cornac, en réalité, c'est Damo, même s'il laisse Unni lui grimper sur le dos et faire semblant de le diriger. Personne ne vous a parlé de Damo ? *Aah*, Shamuel va vous raconter. Un jour, longtemps avant que cette maison soit là, le *thamb'ran* et mon père dormaient dehors quand ils ont entendu des cris terribles. Des barrissements. Le sol tremblait ! Le bruit des arbres fracassés était comme le grondement du tonnerre. Mon père a cru que c'était la fin du monde. À l'aube, ils ont trouvé le petit Damodaran juste là, couché sur le flanc ; il lui manquait un œil et il saignait, une défense cassée plantée entre les côtes. Le mâle qui l'avait attaqué devait être en pleine période de musth. Le *thamb'ran* a attaché une corde autour de la défense, puis il s'est éloigné et il a tiré. Vous avez vu cette défense ? Elle est dans la chambre du *thamb'ran*. Damodaran a barri de douleur. Des bulles et du sang se sont déversés de la plaie. Le *thamb'ran* – courageux comme il est

– a grimpé sur le flanc de Damo et il a bouché le trou avec des feuilles et de la boue. Il a versé de l'eau dans la bouche de Damodaran, petit à petit, et il est resté avec lui toute la journée et toute la nuit suivante, à lui parler. Il a raconté plus de choses à Damo ce jour-là qu'à tous les gens qu'il avait connus dans sa vie réunis, c'est ce que m'a dit mon père. Au bout de trois jours, Damodaran s'est levé. Une semaine plus tard, il est parti.

« Quelques jours après cet épisode, le *thamb'ran* et mon père se trouvaient en forêt, en train d'essayer de transporter jusqu'à la clairière un grand teck qu'ils venaient d'abattre. Damodaran a surgi de nulle part et a poussé l'arbre pour eux, comme ça, sans le moindre effort. Les éléphants aiment travailler. Il est devenu très fort pour déplacer les troncs. Aujourd'hui encore il travaille dans les forêts de tecks avec les bûcherons, mais uniquement quand il est d'humeur. Dès qu'il en a envie, il revient ici. Il est venu voir la nouvelle femme du *thamb'ran*. Voilà ce que je crois. »

Guidée par Thankamma, elle s'habitue lentement à sa nouvelle vie à Parambil. Chaque jour qui passe l'éloigne un peu plus encore de la maison qu'elle a laissée derrière elle, ce qui la rend d'autant plus nostalgique. Elle ne veut pas oublier. Après le petit déjeuner, Thankamma annonce : « Aujourd'hui, je me suis dit qu'on pourrait préparer un *halwa* de jaque tous ensemble. Parce que JoJo et moi en raffolons ! » JoJo applaudit. « *Molay*, il n'y a que deux choses qui apportent de la douceur à la vie : l'amour et le sucre. Si tu manques de l'un, prends plus de l'autre ! » Thankamma a déjà fait bouillir des morceaux de jaque, qu'elle écrase à présent pour les mélanger au jaggery fondu. « Je vais t'apprendre un secret : quand tu écrases les jaques, ferme les yeux et pense très fort à quelque chose que tu aimerais que ton mari te donne. » Thankamma plisse les yeux si fort que son visage se fend d'un sourire, dévoilant ses dents du bonheur. « Maintenant, une pincée de cardamome, un peu de sel, et une cuillère à café de ghee. Et voilà, c'est prêt ! À présent il faut laisser refroidir. Tiens, goûte. Délicieux, non ? » Elle baisse la voix. « Je ne plaisante pas, *molay*. C'est la clé d'un mariage heureux. Fais un vœu, puis donne ce *halwa* à manger à ton mari. Tous tes désirs seront exaucés ! »

La fierté qu'elle éprouve à s'adapter au rythme de la maisonnée, à préparer quelques plats sous l'œil vigilant de Thankamma, est

tempérée par la perspective de voir celle-ci s'en aller bientôt. Chaque fois que Thankamma la félicite pour son curry de poulet, elle rayonne, mais l'instant d'après elle s'agrippe à Thankamma et enfouit son visage dans son épaule charnue pour dissimuler ses larmes. *Reste, s'il te plaît ! Ne pars pas, jamais !* Mais elle aime déjà trop Thankamma pour prononcer ces mots. Thankamma doit retourner s'occuper de son propre foyer, de son mari qui l'attend. Elle murmure :

« Je n'oublierai jamais ta gentillesse. Comment pourrai-je jamais te remercier ?

— *Aah*, quand tu auras une belle-fille, traite-la comme un bijou. Voilà comment tu pourras me remercier. »

La veille de son départ, Thankamma sort de la cuisine et lève les yeux vers le soleil, qui brille droit au-dessus d'elle. « *Molay*, coupe une feuille de bananier et prépare un déjeuner pour ton mari. Fais-lui ton *thoren* de haricots et sers-lui aussi le *mathi* que nous avons fait frire. N'oublie pas de mettre beaucoup de riz. Il doit être quelque part avec Shamuel en train d'inspecter ses terres. Tu vois ce grand cocotier ? Il est sûrement de ce côté-là. » La jeune mariée, obéissante, verse la nourriture sur une feuille de bananier, qu'elle replie et attache soigneusement avec un bout de ficelle ; elle prend un petit récipient en cuivre rempli d'eau *jeera* – de l'eau bouillie avec des graines de cumin – et se met en route. Elle est angoissée par le départ imminent de Thankamma. Ce matin, elle s'est aperçue qu'il n'y avait pas de papier ni un seul crayon à Parambil. Elle qui espérait pouvoir consigner quelques-unes des recettes de Thankamma... Et si jamais elle les oublie ?

Le chemin est bordé d'herbes hautes qui lui arrivent aux épaules ; elles étaient si touffues autrefois, lui a raconté Thankamma, que ni Dieu ni la moindre lumière ne pouvaient y pénétrer, et le sol en dessous grouillait de scorpions, de cobras, de rats géants et de mille-pattes prêts à vous mordre. « Hindou ou chrétien, qui serait assez fou pour vouloir s'installer dans un lieu pareil ? a ajouté Thankamma. Ton mari est venu ici après que notre frère aîné l'a roulé et chassé de la maison familiale en l'obligeant à griffonner sa signature sur un simple bout de papier. » Le père de Shamuel, le *pulayan* Yohannan, est parti avec lui, estimant qu'il était de son devoir de servir l'héritier légitime ; plus tard, Yohannan a fait venir sa femme

et son fils. Les deux hommes ont bâti un abri de fortune. « Tu imagines, mon frère, dormant sous le même toit que ses *pulayar* ? Partageant ses repas avec eux ? Toutes les barrières de caste disparaissent quand on entre en enfer, n'est-ce pas ? C'est uniquement par la grâce des saints qu'ils ont réussi à survivre. La première semaine, un tigre a dévoré leur seule chèvre. Ils étaient accablés par la fièvre, la plupart du temps. Mais ils ont creusé, asséché le marais, dégagé la clairière, sans jamais s'arrêter. *Molay*, si je te dis tout cela, ce n'est pas seulement parce que je suis fière de mon petit frère, mais pour que tu saches qu'il ne fait pas les choses comme tout le monde. Yohannan a été comme un père pour lui. Et son fils Shamuel sera pareillement là pour toi et ta famille jusqu'à la fin de sa vie. » Thankamma lui a aussi raconté que son mari avait convaincu un *thachan* hindou expérimenté et un forgeron de venir s'installer dans la région en leur offrant quelques arpents de terre défrichée en bordure du fleuve, et en leur assurant que les cabanes des *pulayar* seraient situées plus loin en aval, afin que ces artisans ne puissent se plaindre des pollutions rituelles. Puis étaient arrivés le potier, l'orfèvre et le maçon. Une fois sa maison construite, son mari avait fait don de parcelles d'un hectare ou d'un demi-hectare à certains membres de sa famille. Quand ils auraient cultivé leur terre et vendu leurs récoltes, ils pourraient lui acheter d'autres parcelles, s'ils le souhaitent. « Tu comprends ce que je te dis, *molay* ? Il leur a *donné* ces terres ! Ils peuvent les transmettre à leurs enfants. Il voulait que cette région prospère. Et il n'en a pas fini. Qui sait, la prochaine fois que je viendrai, peut-être qu'il y aura une vraie route, des épiceries, une école...

— Une église ? » a-t-elle alors suggéré, mais cette fois, Thankamma n'a pas répondu.

Elle trouve son mari les yeux levés vers le sommet d'un arbre, son torse nu moucheté d'écorces, une féroce machette *vettukathi* à la pointe recourbée en arrière accrochée à la taille. Il est surpris de la voir. Il prend la nourriture qu'elle lui a apportée. « Cette Thankamma ! » Le sourire est dans sa voix, pas sur son visage. Il s'assoit, adossé à l'arbre, après avoir pris soin d'étendre au sol son *thorthu* pour qu'elle aussi puisse s'y installer. Il ne fait qu'une bouchée de son plat. Elle ne dit pas un mot. Elle est sidérée de s'apercevoir qu'il n'est pas moins timide qu'elle.

Quand il a fini, il se lève et dit : « Je te raccompagne. »

Elle entend des cris et des éclats de rire. À leur gauche, au loin, un tronc d'arbre est couché en travers d'un ruisseau qu'elle n'avait encore jamais remarqué. Sur la berge opposée, au milieu d'une clairière, se dresse une large pierre à fardeau. Ces structures frustes sont érigées comme des monuments primitifs le long des chemins les plus empruntés, permettant aux voyageurs de poser leur charge sur la dalle horizontale pour se reposer un moment. Elle voit un jeune homme pousser la dalle pour essayer de la faire basculer, sous les encouragements de deux amis. Ils ont tous les trois le front badigeonné de pâte de bois de santal. Celui qui pousse la pierre a une carrure puissante, la tête entièrement rasée à part une petite touffe de cheveux noués en chignon sur le devant. La dalle se détache des piliers qui la soutiennent et soulève un nuage de poussière rouge en heurtant le sol. Le visage du jeune mécréant est cramoisi de fierté et d'excitation.

Elle imagine Shamuel, revenant du moulin, un lourd sac de farine de riz concassé posé en équilibre sur la tête, s'attendant à trouver la pierre sur laquelle il pourra déposer son fardeau en pliant les genoux pour le faire simplement glisser sur la dalle horizontale. Il serait obligé de poursuivre son chemin, ou bien de poser son sac par terre et d'attendre que quelqu'un passe par là et l'aide à le hisser de nouveau sur sa tête. Dans une contrée où l'essentiel des transports s'effectue de cette manière, où les routes sont régulièrement inondées ou trop cabossées pour les charrettes à bœufs et où seuls les sentiers pédestres sont praticables, un lieu de repos comme celui-ci est une bénédiction.

Les trois jeunes s'aperçoivent de la présence du couple et se figent, soudain silencieux. Ils ont l'air bien nourris, le genre qui n'a jamais eu à porter quoi que ce soit, qui n'a jamais eu besoin d'une pierre à fardeau. À leur allure et à leur tenue vestimentaire, elle devine que ce sont des Nayars. Une grande famille nayar est installée à la lisière ouest du domaine de Parambil. Les Nayars sont une caste de guerriers, employés par les maharajas de Travancore depuis des générations pour défendre le territoire contre les envahisseurs. Son père avait un ami nayar, qui arborait tous les attributs de sa caste, doté d'une moustache féroce et d'un physique impressionnant. À l'ère de la domination britannique, le maharaja jouissait de la protection de la Couronne et n'avait plus besoin de

son armée nayar. Govind Nayar en avait conçu une grande amertume. « Comment peut-il continuer à se prétendre maître de Travancore ? Ce n'est qu'un pantin qui donne tous nos impôts aux Britanniques. Et eux, ils le "protègent" en retour, mais de quoi ? L'ennemi n'est-il pas déjà dans nos murs ? »

Son mari retrouse à moitié son *mundu*, dévoilant ses genoux en se dirigeant vers le pont de bois, mais lorsqu'il l'atteint, il le traverse avec une infinie prudence. Les trois jeunes se moquent de lui, mais ils sont de plus en plus tendus à mesure que cet éléphant mâle plus âgé s'approche d'eux. Elle sent son ventre se serrer. À sa grande surprise, son mari les ignore et se contente de s'accroupir devant la pierre. « Bon, tu es assez fort pour la renverser. Mais es-tu assez fort pour la remettre en place ?

— Vous n'avez qu'à le faire, vous ! » réplique le garçon d'un air bravache, mais on perçoit un léger tremblement dans sa voix.

Son mari glisse les doigts sous une des extrémités de la dalle renversée, la soulève à hauteur de hanches et la redresse à la verticale. Puis il la cale dans le creux de son épaule, où elle vacille un instant. Ses jambes, parcourues de frémissements, sont comme des troncs d'arbre, et les muscles de son cou font saillie, épais comme des cordages, tandis qu'il manœuvre la dalle pour la hisser de nouveau sur ses piliers verticaux, d'un côté puis de l'autre. Il s'appuie sur la pierre remise en place pour reprendre son souffle. D'un geste brusque, il la fait retomber. La dalle heurte le sol avec un bruit sourd et roule jusqu'aux pieds des trois jeunes, qui sont obligés de faire un bond en arrière pour l'éviter. Il hausse les sourcils pour défier le plus grand. *À ton tour.*

Un silence étrange s'abat sur la clairière, comme si une nappe d'eau était suspendue en l'air. Enfin son mari l'interpelle : « Ce ne sont que des enfants déguisés en hommes. Le père de ce garçon et moi avons installé cette pierre bien avant sa naissance. Kuttappan Nayar est vieux aujourd'hui, et ne fait plus que nettoyer derrière son veau, mais il pourrait soulever cette dalle comme s'il s'agissait d'un simple cure-dents. » Il leur tourne le dos et revient vers elle.

Le petit chignon du jeune homme lui tombe sur le front tandis qu'il se penche et tente de soulever la pierre, son visage grimaçant, ses veines gonflées comme des serpents sous la peau. Il parvient à la redresser, mais ses muscles cèdent et ses deux amis se précipitent

pour empêcher la dalle de l'écraser. Lorsqu'il essaie de la caler sur son épaule, elle bouge dans tous les sens. Ils arrivent enfin à la remettre en place, mais tous trois ont l'air exténués et perclus de douleurs ; l'épaule du plus grand saigne. Son mari ne s'est pas retourné une seule fois pour observer la scène ; il arrive à sa hauteur, le visage empli de colère, et elle est terrorisée. D'un rapide hochement de tête, il la remercie pour le déjeuner et lui signifie qu'il doit retourner travailler. Elle repart en courant vers la maison.

Thankamma voit tout de suite qu'elle est bouleversée et la fait asseoir. « Ces garçons ont eu bien de la chance qu'il ait gardé son calme », dit-elle après avoir entendu le récit des événements. Ces mots ne sont guère rassurants, et le verre d'eau qu'elle a tendu à la jeune mariée tremble entre ses mains. « *Molay*, ne t'inquiète pas. Jamais il ne se mettra en colère sans raison. Et jamais contre toi. Jamais il ne te maltraiterait. » Thankamma passe un bras autour de ses épaules. « Je sais que tout ça est nouveau et effrayant. Quand je me suis mariée, mon mari et moi n'avions que dix ans. C'était un sale garnement. Nous nous ignorions. Nous n'étions que deux enfants dans une grande maison, et nous étions si nombreux là-bas. Tous les garçons étaient méchants. Un jour, je l'ai aperçu assis sur un tronc d'arbre, le regard plongé dans le ruisseau. Je me suis approchée discrètement par-derrière et je l'ai poussé dans l'eau ! » Son rire est contagieux et la jeune mariée ne peut s'empêcher de sourire. « Il m'en parle encore ! C'est vrai, nous ne nous aimions pas beaucoup à l'époque. Mais tu vois, les choses changent. Ne t'inquiète pas. » Thankamma la regarde et ajoute d'une voix sérieuse : « Ce que j'essaie de te dire, c'est que mon frère est comme une noix de coco. Sa dureté n'est qu'extérieure. Tu es sa femme, et il tient à toi autant que Thankamma tient à toi. Tu comprends ? » Elle essaie. Thankamma, elle qui n'est jamais à court de mots, paraît gênée à présent de lui tenir ce simple discours. « Tu n'as rien à faire. Ne t'inquiète pas. Tout se déroulera naturellement, en temps voulu. »

CHAPITRE 5

Maîtresse de maison

1900, *Parambil*

Après le départ de Thankamma, la maison plonge dans le silence, comme dans une eau si profonde qu'elle laisse à peine filtrer la lumière du jour. JoJo, perturbé, ne quitte pas des yeux sa belle-mère ; même quand il dort, ses petits doigts restent enroulés dans ses cheveux. Lors de leur première nuit en solitaire, elle ne parvient pas à fermer l'œil, non pas à cause des ronflements de son mari dans la chambre adjacente, mais parce qu'elle n'a jamais dormi sans un adulte à côté d'elle. Ces ronflements, même lointains, la rassurent ; ils sont interrompus de temps en temps par une quinte de toux, suivie d'un grognement rauque, comme si quelqu'un titillait un tigre assoupi. Il parle dans son sommeil, prononçant plus de mots qu'il n'en a lâchés depuis qu'elle est arrivée ici. Elle l'a vu s'amuser avec Damodaran, qui est reparti aussi mystérieusement qu'il était venu ; elle sait qu'il y a quelque chose de ludique et enfantin chez lui. Pourtant elle n'ose lui adresser la parole que pour lui annoncer que le dîner est prêt.

Shamuel vient la trouver plusieurs fois par jour pour lui demander si elle a besoin de quoi que ce soit, et se montre déçu si elle lui répond que non. Sa sollicitude la touche.

« Shamuel, il y a quelque chose dont j'aurais besoin.

— *Ooh-aah*, tout ce que vous voudrez !

— Du papier, une enveloppe, et un stylo, pour écrire à ma mère. »

Le sourire enthousiaste qui s'était dessiné sur le visage de Shamuel s'efface. « *Aah*. » Il n'a manifestement aucune expérience de ce genre de matériel. Néanmoins, lorsqu'il revient du marché et

laisse tomber de sa tête son gros sac de toile, il lui fait la surprise d'en sortir fièrement des enveloppes, du papier et un stylo.

Ma chère Ammachi,

J'espère que cette lettre te trouvera en bonne santé. Thankamma est restée ici tout ce temps. Je me débrouille bien. Je prépare plusieurs recettes.

Peu après la mort de son père, sa mère a perdu sa mainmise dans ce domaine ; elle déplorait de ne pas avoir appris à sa fille à faire la cuisine avant son mariage.

À présent il n'y a plus que JoJo et moi. Il est comme mon ombre. Sans lui je crois que tu me manquerais encore plus. Les seules fois où il me donne du fil à retordre, c'est quand je veux lui donner le bain.

La première fois qu'elle a essayé, JoJo s'est débattu. Elle a quand même versé de l'eau sur sa tête, mais il est alors devenu tout pâle, ses paupières se sont mises à battre comme des ailes de papillon et ses yeux se sont révoltés. Elle était terrifiée, persuadée qu'il allait convulser. Elle ne lui a plus jamais versé d'eau sur la tête, utilisant un simple gant pour lui laver les cheveux et le visage. Mais cela reste un combat quotidien. Elle l'a compris désormais, les habitants de Parambil et les eaux du Travancore sont en guerre. Elle préfère ne pas en parler à sa pauvre mère. Mais peut-être est-elle déjà au courant ?

Comment puis-je m'améliorer, devenir une meilleure maîtresse de maison ?

Elle voudrait pouvoir effacer cette phrase, parce que sa mère, elle, n'est plus la maîtresse des lieux dans sa propre demeure. Ses tourments au sein du foyer familial ont commencé dès qu'elle est devenue veuve, son beau-frère et sa belle-sœur changeant d'attitude du jour au lendemain. Sa mère dort sans doute sur la véranda maintenant, et ils doivent la rudoyer, la traiter comme une servante. Pendant ce temps-là, à Parambil, sa fille ne manque de rien ; l'ara

est plein à ras bord de grain, et il y a toujours des pièces dans le coffre-fort.

Le soir, quand je prie, je me dis à moi-même : « Mon Ammachi est en train de prier elle aussi en ce moment. » Ainsi, je me sens proche de toi. Tu me manques tellement, mais je ne pleure que la nuit, quand JoJo ne peut pas me voir. Je regrette de ne pas avoir emporté ma bible. Il n'y en a pas ici. Je sais que Parambil est loin, mais s'il te plaît, Ammachi, viens me voir. Viens passer quelques nuits ici. Mon mari n'aime pas voyager en bateau. Si tu ne peux pas venir, peut-être que j'essaierai, moi, de te rendre visite. Il faudra que j'emmène JoJo...

Elle imagine sa mère en train de lire cette lettre, les larmes de sa mère qui font des taches sur le papier, comme les siennes à cet instant. Elle l'imagine replier la lettre et la glisser sous son oreiller, puis la ranger précieusement avec les quelques biens qu'elle possède au fond de son sac de couchage. Mais elle voit alors, en pensée, une main – celle de sa tante – qui fouille dans le sac de couchage pendant que sa mère fait sa toilette. Cela la retient de demander à sa mère si elle mange mieux maintenant qu'il y a une bouche de moins à nourrir dans la maison. Une partie d'elle-même *voudrait* que ces yeux indiscrets lisent ces mots et reconnaissent l'injuste noirceur de leur âme. Mais cela ne ferait que compliquer les choses pour sa mère.

La réponse arrive trois semaines plus tard, par l'intermédiaire de l'*achen* qui l'a mariée et qui se rend au bureau du diocèse à Kottayam tous les quinze jours ; là-bas, il poste et récupère le courrier, s'il y en a. Un jeune messenger vient lui apporter la lettre de sa mère. Celle-ci l'inonde d'amour et de baisers ; elle dit qu'elle est fière d'imaginer sa fille endosser le rôle de maîtresse de maison grâce aux conseils de Thankamma. À la fin de sa lettre, sa mère proteste avec une véhémence inaccoutumée à l'idée que sa fille vienne lui rendre visite, sans donner la moindre explication. Et elle ne répond pas à la requête de sa fille la priant avec ferveur de venir la voir à Parambil. Elle se fait du souci pour sa mère, et cette lettre ne fait que redoubler son inquiétude.

Les sermons domestiques de Thankamma se bousculent et s'entremêlent dans sa tête, comme des nattes dénouées. La rangée

inférieure d'un régime de bananes comporte toujours un nombre pair de fruits, et la rangée supérieure un nombre impair. Si quelqu'un essayait d'en chiper en douce ne serait-ce qu'une seule, Thankamma le remarquerait tout de suite ; pour maintenir l'équilibre, il faudrait ôter une banane à chaque rangée, et cela serait trop voyant. Mais enfin, qui songerait à voler ? *Sois vigilante* – voilà sans doute ce que cherchait à lui apprendre Thankamma. Ce matin-là cependant, elle oublie cette leçon. Elle ignore les caquètements frénétiques d'une poule mouchetée qui tente à plusieurs reprises de se faufiler à l'intérieur de la maison et elle la chasse du bout du pied.

« Elle est prête à pondre, Ammachi ! » s'écrie JoJo.

JoJo vient-il vraiment de l'appeler « Ammachi » ? *Petite mère* ? Sa poitrine se gonfle de fierté. Elle le serre dans ses bras. « Que ferais-je sans toi, petit homme ? »

Elle attrape la poule, la pose sur un sac en toile de jute dans le garde-manger, puis la recouvre d'un panier en osier. Le volatile soudain plongé dans le noir proteste en poussant des caquètements indignés. « Pardonne-moi. Je tendrai l'oreille et te délivrerai dès que tu auras fini, je te le promets. »

Ils ont rarement de la visite. Elle se sent très seule. Dans ses rêveries, elle voit sa mère surgir sans crier gare au bout de la jetée ; elle convoque si souvent cette scène dans son imagination qu'elle se surprend à tourner ses regards vers le fleuve plusieurs fois par jour.

Les seuls visiteurs dont elle ait fait la connaissance en bonne et due forme sont Georgie et Dolly, qui vivent dans la minuscule maison la plus proche au sud de Parambil. C'était Thankamma qu'ils étaient venus voir ce jour-là, et ils ne sont pas revenus depuis. Georgie est le fils du frère de son mari, celui qui l'a dupé et dépouillé de son héritage. Leur maison est située sur une parcelle de moins d'un hectare que son mari a gracieusement donnée à son neveu, parce que le père de Georgie a fini par mourir ruiné, ne laissant que des dettes à Georgie et à son frère jumeau. Dolly *Kochamma* lui a tout de suite plu. (C'est ainsi qu'elle l'appelle, *kochamma*, puisque Dolly a au moins cinq ans de plus qu'elle.) C'est une belle femme aux yeux de biche, discrète, peu bavarde et dont l'expression laisse deviner une patience de sainte. Georgie, lui, est plutôt du genre énergique et familier ; au grand étonnement de

la jeune mariée, il s'était joyeusement mêlé aux femmes dans le confort douillet de la cuisine, ce que son mari ne ferait jamais. Elle se demande pourquoi celui-ci est venu si généreusement en aide à son neveu alors qu'il semble vouloir le tenir à distance. D'après Shamuel, Georgie n'est pas très doué pour les travaux de la ferme, pas comme le *thamb'ran* ; mais il faut bien dire qu'en la matière, personne ne peut rivaliser avec son mari. Peut-être que Georgie se sent indigne du cadeau de son oncle.

JoJo ne lâche pas d'une semelle son « Ammachi », sauf quand elle va au ruisseau faire sa toilette, ou qu'elle s'approche du fleuve, près de la jetée, pour plonger dans l'eau, ce qu'elle adore. JoJo reste alors à la maison et attend son retour avec angoisse. Elle aime se baigner à l'endroit où la crique s'élargit, formant un bassin où l'eau est si calme et claire qu'elle peut voir les minuscules poissons fuser sous la surface, mais suffisamment profonde pour qu'elle arrive à peine à toucher le fond du bout des orteils. La pierre à laver inclinée est tapie sur la berge à l'ombre d'un ramboutan aux branches duquel pendent comme autant d'ornements des fruits rouges à la cosse velue.

Parambil regorge de mangues. Shamuel le *pulayan* et ses assistants en rapportent des paniers entiers qu'ils déversent sur le perron de la cuisine où elles forment une montagne. Même après qu'on en a expédié des sacs pleins à ras bord dans les cabanes des *pulayar* pour les distribuer aux artisans et à leur famille, il en reste encore trop. Cette variété sucrée et charnue, dont la teinte varie du jaune à l'orangé en passant par le rose, emplit la cuisine d'un parfum fruité. JoJo en mange tant que sa peau est tout irritée à cause du jus qui s'écoule sur son menton. Elle réduit en pulpe le maximum pour faire du sirop et de la confiture. Avec les morceaux qui restent, elle prépare du *thera* – des galettes de mangue séchée. D'abord, elle fait revenir la chair avec du sucre et de la farine de riz frit. Elle étale cette pâte sur une natte en tissu aussi longue et large qu'une porte et la fait sécher au soleil. JoJo est chargé de chasser les oiseaux et les insectes. Elle dispose ainsi plusieurs couches, attendant que chacune ait bien séché avant de mettre la suivante par-dessus, jusqu'à ce qu'elles forment une immense galette de trois centimètres d'épaisseur qu'on peut alors découper en lamelles. Elle est

ravie de voir son mari repartir au travail avec une grosse poignée de *thera* après le petit déjeuner et le déjeuner.

Pour JoJo, elle découpe une mangue pas encore mûre, quadrillant la chair pour qu'elle se déploie comme une fleur de lotus quand elle retourne la pelure – une technique que lui a enseignée sa mère – avant de l'assaisonner de sel et de poudre de piment rouge. JoJo dévore le fruit acide et épicé jusqu'à la dernière lichette puis s'agite en aspirant de grandes goulées d'air entre ses lèvres pincées, la bouche en feu, mais il en redemande toujours plus.

L'*ara* – la pièce centrale et dépourvue de fenêtres de l'aile la plus ancienne de la maison – est conçue comme une forteresse. Sa porte, d'un seul tenant, est trois fois plus épaisse qu'une porte normale, et elle est protégée par un énorme cadenas, dont elle a la clé. Le seuil est si haut (afin de contenir le riz à l'intérieur) qu'elle est obligée de l'escalader pour entrer, alors qu'il suffit à son mari de l'enjamber. Quand elle pénètre dans cette pièce, elle s'enfonce jusqu'aux genoux dans les grains. Elle ouvre l'*ara* au moins une fois par semaine pour prélever un peu d'argent dans le coffre-fort, et, moins souvent, pour prendre du riz ou en entreposer. Sous l'*ara*, on accède par un petit escalier situé dans la chambre adjacente inutilisée à une cave sombre et humide où elle range ses conserves dans de grands pots en porcelaine. Des rais de lumière, fins comme des lames de rasoir, se fauillent à travers la grille d'aération découpée dans le bois. Chaque maison a ses fantômes, intérieurs et extérieurs, et elle ne connaît encore pas bien ceux de Parambil. Elle décide de s'adresser à celui qui occupe la cave, car elle a de bonnes raisons de soupçonner qu'il est terriblement gourmand. Elle sent sa présence ; caché dans un coin, derrière les toiles d'araignée, c'est un esprit plein de douceur et de tristesse, et peut-être effrayé, plus méfiant à son égard qu'elle au sien. « Sers-toi, prends ce qui te fait plaisir. Ça ne me dérange pas, mais referme bien le couvercle ensuite », dit-elle en se plantant courageusement devant lui. Elle avait prévu d'ajouter : *Laisse-moi tranquille, s'il te plaît*, mais c'est alors qu'elle entend retentir la voix plaintive de JoJo : « Ammachi ? Où es-tu ? Quand on joue à cache-cache, tu dois te cacher dans un endroit où je peux te voir, sinon ce n'est pas du jeu ! » Elle ne peut pas s'empêcher de glousser. Une impression de soudaine légèreté dans l'atmosphère renfermée de la cave lui indique que le fantôme

rit, lui aussi. Ce n'est qu'après être remontée qu'elle se demande si cet esprit ne serait pas celui de la mère décédée de JoJo.

Lorsque arrive la mousson et que les nuages se déchirent, elle est au comble de la joie. Dans la maison de son père, sa cousine et elle se mettaient de l'huile dans les cheveux et sortaient sous l'averse avec leur savon et leur gant en crin de coco, se délectant de ce torrent céleste. Elles attendaient la mousson aussi impatiemment que Noël ; c'est une saison propice à la purification du corps et de l'âme. La pluie fait disparaître la poussière et les mues des insectes cimentées aux tiges des plantes, redonnant tout leur éclat aux feuillages. Sans la mousson, ce pays dont le drapeau est vert et dont la devise est l'eau cesserait d'exister. Quand les gens se plaignent des inondations, de leurs crises de goutte et de leurs rhumatismes, ils le font en souriant.

La pluie n'a jamais empêché personne de sortir. Son parapluie devient un halo qui la suit partout dès qu'elle met le nez dehors et que ses pieds nus pataugent joyeusement dans les flaques. Shamuel se confectionne une casquette dans un morceau d'écorce de palmier à sucre afin que l'eau ruisselle de part et d'autre de son crâne sans le mouiller. Mais dès qu'il se met à pleuvoir, son mari, lui, reste claquemuré dans la maison, ce qui la laisse perplexe ; elle n'a pas le courage de l'interroger à ce sujet. Peu à peu elle s'habitue à le voir rester assis sur la véranda pendant des heures, parfois toute la journée, comme un enfant puni à qui l'on aurait interdit d'aller jouer dehors, la mine sombre, les yeux levés vers les nuages d'un air sévère, comme si cela pouvait les convaincre de rebrousser chemin. JoJo lui tient compagnie, car le petit garçon est comme lui à cet égard. Un jour, son mari a été surpris par une averse subite alors qu'il rentrait à la maison et qu'il n'avait pas pris de parapluie ; il s'est mis à courir pour se mettre à l'abri et l'on aurait dit que les gouttes d'eau le faisaient tituber, que ses jambes chancelaient, comme si c'étaient des pierres qui lui tombaient sur la tête. Un autre soir, elle l'aperçoit faire sa toilette assis près du puits, se savonnant puis se rinçant une partie du corps après l'autre. Il ne la voit pas, il ne l'entend pas ; elle est tentée de s'enfuir, mais elle est tellement hypnotisée par la vision de ce corps qu'elle reste figée sur place. Elle se sent bouleversée par une déferlante d'émotions : de la culpabilité, parce qu'elle l'observe à son insu ; une terrible envie

de glousser ; de la gêne, comme si c'était elle qui était nue ; et de la fascination à la vue de son mari dans le plus simple appareil. Jamais il ne lui a paru aussi puissant et terrifiant, même si cette manière précautionneuse de se laver a quelque chose de puéril. On sent dans la parcimonie avec laquelle il se sert de l'eau une aisance et une élégance accoutumées, mais il manque un élément dans chacun de ses gestes : le plaisir.

Tous les matins, quand elle ravive les braises dans l'âtre, la cuisine l'accueille comme une sœur pour qui elle n'aurait pas de secrets, et cela la rend heureuse. Elle en est venue à penser que c'est entièrement dû à la présence bienveillante de la mère de JoJo. La cave est peut-être le repaire préféré du fantôme et l'endroit où ce qui est amorphe est le plus susceptible de s'incarner physiquement, mais son esprit plane ici aussi, attiré par le crépitement du feu, ou par la voix de son enfant qui discute avec sa nouvelle Ammachi. Comment expliquer autrement que les plats de la jeune mariée soient aussi réussis, bien meilleurs que ce qu'elle pourrait espérer dans la mesure où les recettes de Thankamma sont désespérément embrouillées dans sa tête ? Elle ne peut pas en attribuer le mérite aux ustensiles en terre cuite patinés par l'usage. Non, c'est une récompense qu'elle reçoit en retour des soins et de l'affection qu'elle prodigue à JoJo. Elle se sent à l'unisson de la maison, et elle a le sentiment qu'elle s'en occupe bien.

CHAPITRE 6

Couples

1903, *Parambil*

Trois ans se sont écoulés depuis son arrivée, et dans cet intervalle elle a fait du perron de la cuisine son espace personnel ; elle y a installé une natte de corde où elle fait la sieste avec JoJo et où elle apprend l'alphabet au garçonnet aujourd'hui âgé de cinq ans. Cela lui permet de garder un œil sur les plats qui mijotent dans l'âtre et sur le riz qui sèche sur les tapis du *muttam*. Pendant que JoJo dort, elle s'assoit sur la natte et relit la seule chose imprimée qu'il y ait dans toute la maison : un vieil exemplaire du journal *Manorama*. Elle ne peut pas se résoudre à le jeter. Si elle faisait cela, elle n'aurait plus rien, plus de mots sur lesquels poser les yeux. Elle en a assez de se reprocher de ne pas avoir emporté sa bible à Parambil, et rejette la faute sur la mère de JoJo. Il est inconcevable qu'on ne trouve pas le Livre saint dans un foyer chrétien.

JoJo se réveille au moment où elle voit Shamuel revenir du marché avec les courses, un sac posé sur la tête. Il s'agenouille devant elle et vide le sac avant de le plier et de le ranger.

Shamuel s'essuie le visage avec son *thorthu* et ses yeux tombent sur le journal. « Quelles sont les nouvelles ? demande-t-il en le désignant du menton tout en lissant son *thorthu* pour le draper sur son épaule.

— Tu crois que quelque chose de neuf s'est glissé là-dedans depuis la dernière fois que je te l'ai lu, Shamuel ?

— *Aah, aah* », fait-il. Sous ses sourcils grisonnants, ses yeux, comme ceux d'un enfant, n'arrivent pas à cacher sa déception.

La semaine suivante, lorsque Shamuel revient du magasin d'alimentation et vide son sac de courses, il annonce, comme à son

habitude : « Allumettes. Deux, huile de noix de coco. Trois, melon amer. De l'ail, quatre. *Malayala Manorama*... » – et il pose le journal sous son nez comme s'il s'agissait d'un autre légume. Il a du mal à contenir sa joie en la voyant s'en emparer d'un air ravi. « Toutes les semaines il sera livré », dit-il, fier de lui avoir fait plaisir. Elle sait que c'est forcément grâce à l'intervention de son mari.

Plus tard ce matin-là, elle aperçoit ce dernier non loin de la maison, mais à trois mètres au-dessus du sol, assis au creux d'un *plavu* – un jaquier –, adossé au tronc, les jambes tendues le long de la branche, un cure-dents fiché au coin de la bouche. Elle est tentée d'agiter le journal, pour lui signifier sa reconnaissance. Elle est toujours aussi étonnée qu'il préfère s'installer sur ces perchoirs plutôt que d'allonger ses jambes sur les longs accoudoirs de son *charu kaseera* ; son fauteuil personnel est d'une taille impressionnante parce qu'il a été fabriqué à ses proportions, et pourtant il reste en permanence inoccupé sur la véranda. Elle l'observe là-haut ; elle trouve qu'il a un beau visage de profil. Un *pulayan* au pied de l'arbre, qu'elle ne peut pas voir, dit quelque chose qui incite son mari à retirer son cure-dents et à sourire, dévoilant une rangée de dents puissantes et bien alignées. *Tu devrais sourire plus souvent*, songe-t-elle. Il bâille et s'étire, se réinstalle confortablement, et elle sent un frisson glacial lui parcourir le dos. Une chute, même de cette modeste hauteur, serait catastrophique. Chaque fois qu'elle le voit perché dans un arbre au loin, si haut qu'on dirait une petite excroissance incongrue sur un tronc lisse, elle ne peut s'empêcher de fermer les yeux. Shamuel dit que c'est de ce point de vue en hauteur qu'il arrive le mieux à déchiffrer le terrain, à déterminer dans quel sens il convient d'orienter les canaux d'irrigation ou de planter de nouvelles rizières.

Le soir, une fois qu'elle a servi le dîner et pendant que son mari mange, elle lui lit le *Manorama*. Il ne le lit jamais lui-même. Le journal est un rayon de soleil dans sa journée, mais il ne soulage en rien la profonde solitude qu'elle éprouve et qu'elle aurait honte d'avouer. Thankamma, qui avait promis de revenir, lui écrit que son mari est tombé malade et qu'il est alité, ce qui la contraint à repousser cette visite indéfiniment. Quant à sa mère, trois moussons sont passées et elles ne se sont toujours pas revues ! Sa mère lui dit de ne pas venir. Quand bien même elle le voudrait, une

jeune femme n'entreprend pas seule un tel voyage. JoJo, qui reste en permanence accroché à son cou comme un pendentif, ne veut pas s'approcher de la jetée, et moins encore monter dans un bateau. Elle soupçonne qu'il en est de même pour son mari.

Quand elle a fini ses prières du soir, elle discute avec le Seigneur. « Je suis tellement heureuse d'avoir le journal. Mon mari se soucie manifestement de mes besoins. Reste l'autre question – je ne sais pas si je devrais en parler... Je ne veux pas me plaindre, mais nous vivons dans un foyer chrétien, alors pourquoi n'allons-nous pas à l'église ? Je sais bien que Vous avez déjà entendu tout cela. Si seulement ma mère pouvait me rendre visite, je ne Vous embêterais pas. Je pourrais en parler avec elle. »

En réponse à ses prières incessantes, peut-être, elle reçoit enfin une lettre de sa mère, après de longs mois de silence. Shamuel fait un détour par l'église chaque fois qu'il se rend au moulin, et ce jour-là il revient en brandissant la lettre des deux mains d'un air enthousiaste, parce qu'il sait à quel point elle est précieuse ; il est presque aussi excité qu'elle.

Ma fille adorée, mon trésor, comme cela m'a fait chaud au cœur de trouver ta lettre. Tu ne peux pas savoir combien de fois je l'ai embrassée. Ta cousine Biji va se marier. Je vais à l'église tous les jours. Je me recueille sur la tombe de ton père et je prie pour toi. Mes souvenirs les plus précieux sont ceux que j'ai de lui, et de toi. Je t'en prie, chéris chaque jour de ta vie de femme mariée, voilà ce que je veux te dire. Être une épouse, s'occuper d'un mari, avoir des enfants, y a-t-il rien de plus important ? Garde-moi dans tes prières.

Elle relit cette lettre à de nombreuses reprises les jours qui suivent, l'embrassant comme s'il s'agissait d'un objet sacré. Mais elle a beau la parcourir encore et encore, les mots de sa mère ne diminuent en rien son inquiétude. Elle ne peut se résoudre à la dure réalité de la vie : une femme mariée abandonne pour toujours et à jamais la maison dans laquelle elle a vu le jour, et le destin d'une veuve est de demeurer dans le foyer qu'elle a rejoint en se mariant.

Le calendrier punaisé au mur – un supplément qu'elle a détaché dans le journal – ressemble à un tableau mathématique et à une

carte astronomique. Les phases de la lune y sont indiquées, ainsi que les jours de l'année les moins propices aux voyages. Elle y voit ce jour-là que c'est le début du carême, donnant le coup d'envoi des cinquante jours de jeûne jusqu'au Vendredi saint. Elle doit renoncer à la viande, au poisson et au lait durant toute cette période, mais elle s'abstient de manger quoi que ce soit en ce premier jour.

Quand son mari se met à table ce soir-là, elle lui sert sa feuille de bananier fraîchement coupée et le pichet d'eau *jeera*. Il déplie la feuille. Elle se remémore une dernière fois les mots qu'elle a répétés. Alors qu'elle est sur le point d'ouvrir la bouche pour lui parler, il aplatit la tige médiane de la feuille de bananier avec son poing – *crac ! crac !* – et elle sursaute. Il verse une grande giclée de *jeera* sur la surface verte luisante et renverse l'excès d'eau sur le *muttam*. Elle a raté sa chance. Elle lui sert le riz, les légumes marinés, le yaourt, sans dire un mot... puis s'approche avec la viande, curieuse de voir s'il refusera d'en manger en ce premier jour de carême. Mais non, il attend son plat avec impatience. Pourquoi a-t-elle cru que cette année serait différente des précédentes ?

Les jours suivants, pas un seul petit morceau de viande ou de poisson ne franchit ses lèvres ; elle regrette qu'il n'y ait personne dans cette maison pour jeûner avec elle, mais sa solitude ne fait que renforcer sa détermination.

« Vous devriez manger plus, lui dit Shamuël au milieu du carême. Vous devenez trop maigre. » C'est osé de sa part de lui parler ainsi. « Le *thamb'ran* est du même avis. Il s'inquiète. » Elle a l'impression d'être comme ces gens qui font la grève de la faim et qu'elle a vus dans le journal, campés devant le Secrétariat : fondant à vue d'œil afin d'être plus visibles.

« Si c'est ce que pense le *thamb'ran*, il devrait me le dire lui-même. »

Ce soir-là, elle remet ses prières à plus tard et s'affaire à diverses occupations. Enfin, quand le sommeil la gagne, elle se couvre la tête et se met debout face au crucifix sur le mur du côté est de sa chambre, conformément à la tradition, car c'est de cette direction que le Messie serait arrivé à Jérusalem. Nulle prière, nulle parole ne sort de sa bouche. Dieu ne sent-Il donc pas combien elle est déçue ? Enfin elle dit : « Seigneur, je suis lasse de demander. Vous voyez bien les obstacles sur mon chemin. Si Vous voulez que j'aïlle

à l'église, alors Vous devez m'aider. C'est tout ce que j'ai à dire. Amen. »

Le secret pour obtenir de son mari ce qu'on désire, lui a dit Thankamma, c'est de faire un vœu en préparant un *halwa* de jaque. Mais ce n'est pas le *halwa* qui lui donne la clef, c'est son *erechi olarthiyathu*. Elle le prépare le matin en faisant revenir puis en réduisant en poudre dans un mortier de la coriandre avec des graines de fenouil, du poivre, des clous de girofle, de la cardamome, de la cannelle et de l'anis étoilé puis en roulant les dés de viande de mouton dans ce mélange d'épices pour les faire mariner. L'après-midi, elle fait brunir des oignons avec des lamelles de noix de coco fraîche, des graines de moutarde, du gingembre, de l'ail, des piments verts, du curcuma, des feuilles de curry et un peu du mélange d'épices, puis elle ajoute la viande. Elle laisse cuire à feu doux, ôtant le couvercle de la marmite pour que la sauce épaisse et recouvre chaque dé de viande d'une couche dense et foncée. Le soir, après avoir envoyé JoJo dire à son père *choru vilambi* – « le riz est servi » –, elle apporte la touche finale en faisant revenir la viande dans de l'huile de coco avec des feuilles de curry fraîches et des petits morceaux de noix de coco. Elle la lui sert grésillante, l'huile crépitant à la surface de la chair noircie. Avant même qu'elle ait fini de verser le plat sur sa feuille de bananier, il en a déjà enfourné une grosse bouchée. Il ne peut pas résister.

Elle reste debout sur le côté sans rien dire pendant qu'il mange, mais plus près de lui que d'habitude. Elle lui a déjà lu le journal au cours des soirées précédentes et doit à présent attendre le prochain numéro. Soudain, Dieu lui donne le courage de parler.

« Est-ce que la viande est bonne ? » lui demande-t-elle. Elle sait qu'il n'en a jamais mangé de meilleure.

Les mots ont jailli de ses lèvres comme de l'eau s'écoulant du long bec verseur d'un *kindi* et elle les regarde se faufiler jusque dans la coupe de ses oreilles. C'est comme si c'était un autre être humain qui avait parlé, pas elle.

Au moment même où elle se dit qu'il est agacé par son effronterie, elle voit sa grosse tête osciller d'avant en arrière, manifestant son approbation. La vague de plaisir qui la submerge lui donne envie d'applaudir et de se mettre à danser. Pour une fois, il reste

assis après avoir terminé son repas, au lieu de se lever pour aller se laver les mains avec le *kindi*.

Entend-il son cœur qui cogne dans sa poitrine ?

JoJo, qui les épie derrière un pilier, est surpris de l'entendre parler à son père. Il murmure, beaucoup trop fort : « Ammachi, ne lui dis pas ! Demain je prendrai un bain, promis ! »

Elle plaque une main sur sa bouche, mais trop tard pour empêcher un gloussement de s'en échapper.

Un silence terrible s'ensuit, puis une étrange explosion ; un éclat de rire inattendu et d'une puissance inconcevable jaillit de la bouche de son mari. JoJo s'avance dans la lumière, interloqué. Quand il comprend qu'ils se moquent de lui, il se rue sur elle et lui donne une claque sur la cuisse, en larmes, furieux, puis il s'enfuit avant qu'elle ait pu l'attraper. Cela ne fait que décupler l'hilarité de son mari, qui se jette en arrière contre le dossier de sa chaise. Ce rire le transforme, révélant un visage qu'elle n'avait encore jamais vu.

Il s'essuie les yeux de la main gauche, sans cesser de sourire.

Les mots se déversent alors en cascade de sa bouche : elle lui raconte que cet après-midi, à l'heure du bain, elle a cherché JoJo partout et a fini par le trouver perché dans un jaquier, planté tout là-haut sur le *plavu*. Le sourire rayonnant de son mari est toujours là. Elle continue : JoJo apprend ses chiffres et son alphabet, mais uniquement si elle le soudoie avec une mangue crue à la poudre de piment rouge. Elle-même préfère les plantains comme ceux que Shamuel a rapportés aujourd'hui... Elle s'entend déblatérer et s'interrompt soudainement. Les criquets combtent le vide, bientôt rejoints par les coassements d'une grenouille-taureau.

Son mari lui pose alors une question qu'il aurait pu lui poser il y a très, très longtemps : *Sughamano* ? « Est-ce que tout va bien pour toi ? » Il la regarde droit dans les yeux. C'est la première fois qu'il la scrute avec une telle intensité depuis le jour où il est venu se placer à côté d'elle à l'église, trois ans plus tôt.

Elle s'efforce de soutenir son regard ; il émane de ses yeux une force aussi puissante que celle de l'autel devant lequel ils se sont mariés. Elle se souvient de cette phrase prononcée pendant la cérémonie : « Le mari est le chef du foyer comme le Christ est le chef de l'Église. »

Elle comprend soudain pourquoi il garde ses distances depuis le jour de leur mariage, pourquoi il parle si peu tout en pourvoyant, de loin, à ses besoins et à son confort : ce n'est pas de l'indifférence ; c'est tout le contraire. Il se connaît et sait qu'il pourrait facilement l'effrayer.

Elle baisse les yeux. Elle n'est plus capable de parler. Mais il lui a posé une question. Il attend.

Elle sent ses jambes vaciller. Elle ressent l'envie aussi étrange que subite de s'approcher de lui et de caresser cet avant-bras nouveau du bout des doigts. C'est une envie d'affection, de contact humain. Chez elle, elle avait droit tous les jours à quantité de câlins et de baisers, à la chaleur du corps de sa mère allongée auprès d'elle la nuit. Ici, si JoJo n'était pas là, elle se flétrirait au point de disparaître tout entière.

Elle entend le raclement de sa chaise qu'il recule pour se lever, car il a renoncé à attendre sa réponse. Elle dit alors d'une petite voix : « Ma mère me manque. »

Il hausse les sourcils, comme s'il n'était pas tout à fait certain de l'avoir réellement entendue, peut-être.

« Et j'aimerais bien aller à l'église », ajoute-t-elle d'une voix plus ferme cette fois, légèrement forcée.

Il semble réfléchir un moment. Puis il se rince les mains avec le *kindi*, se dirige vers le *muttam*, et disparaît. Elle sent son cœur se serrer. *Quelle idiote, mais quelle idiote d'avoir demandé autant !*

Plus tard ce même soir, une fois JoJo endormi, elle retourne dans la cuisine pour tout nettoyer et couvrir les braises sous une coque de noix de coco afin de les faire durer jusqu'au lendemain matin. Puis elle regagne la chambre où elle dort avec JoJo, le cœur lourd.

Elle est surprise de découvrir une malle en métal posée par terre, ouverte. La pile de vêtements blancs soigneusement pliés qu'elle contient devait appartenir à la mère de JoJo. Elle-même n'a emporté à Parambil que son *chatta* et son *mundu* de mariée ainsi que trois tenues, toutes du même blanc éclatant – les habits traditionnels des femmes de la communauté chrétienne de saint Thomas. Elle a laissé chez elle les demi-saris et les jupes de son enfance aux couleurs chamarrées. Ses *chattas* sont étroits aux épaules et soulignent discrètement sa poitrine naissante, alors que ce vêtement ample est censé suggérer qu'il n'y a rien en dessous.

Elle a pris l'habitude de porter un vieil ensemble élimé oublié par Thankamma, composé d'un *chatta* et d'un *mundu* bien trop grands pour elle. Les *chattas* qui sont dans cette malle, ceux qui devaient appartenir à la mère de JoJo, lui vont à la perfection. Elle se regarde dans le miroir. Son corps est en train de changer ; elle a grandi et pris du poids. Il y a un peu plus d'un an, elle a eu ses premières règles. Elle a eu peur, même si sa mère l'avait prévenue que cela arriverait. Elle a préparé du thé au gingembre pour soulager ses crampes, et elle s'est confectionné des linges menstruels, en se fiant aux souvenirs de ceux qu'elle avait vus étendus à sécher. Quand elle a mis le sien sur la corde à linge après l'avoir lavé, elle l'a dissimulé sous des serviettes et des draps. Pendant quatre jours elle s'est sentie mal à l'aise, la tête ailleurs, tout en s'efforçant de vaquer à ses diverses tâches comme d'habitude. Elle n'avait personne avec qui partager ses misères – ou célébrer cet événement, tout aussi bien. Aujourd'hui encore, ces quatre ou cinq jours sont pour elle une épreuve pénible.

Tout au fond de la malle, elle déniche une bible. *Tu avais une bible depuis tout ce temps et tu ne me l'as jamais dit ?* Elle est trop excitée par cette trouvaille pour rester contrariée très longtemps, mais elle se promet d'en parler la prochaine fois qu'elle descendra à la cave.

Le dimanche suivant, elle découvre avec stupéfaction son mari vêtu de sa *juba* et de son *mundu* blancs – son costume de mariage. Elle est tellement habituée à le voir torse nu, son *mundu* à moitié retroussé et l'épaule drapée d'un *thorthu*, impossible à différencier des *pulayar* qui travaillent pour lui. Seules sa taille et sa carrure le distinguent – signe qu'il a grandi dans une maison où il y avait à manger en quantité. Il appelle Shamuel : « Demande à Sara de venir garder JoJo jusqu'à notre retour de l'église. »

Elle va se changer en toute hâte. « Seigneur, je Vous remercierai comme il se doit dès que je serai dans Votre maison. »

Ils se mettent en route par l'intérieur des terres, tournant le dos à la jetée. La bible à la main, elle trotte pour rester à la hauteur de son mari, faisant deux pas quand il n'a besoin d'en faire qu'un. Elle est si exaltée que ses pieds touchent à peine le sol. Bientôt ils atteignent un ruisseau en travers duquel est couché un simple tronc en guise de pont, recouvert de mousse glissante. « Toi d'abord »,

dit-il, et elle le franchit d'un bond. Il la suit, posant un pied après l'autre avec la plus grande prudence, la mâchoire serrée. Une fois sur l'autre rive, il place une main sur la pierre à fardeau, prenant le temps de retrouver son aplomb avant de se remettre en marche. Leur trajet jusqu'à l'église est beaucoup plus long que s'ils y étaient allés en bateau ; enfin ils traversent le fleuve sur un pont suffisamment large pour qu'y circulent les charrettes.

Elle est au comble de la joie en apercevant la petite foule qui défile pour entrer dans l'église, même si elle ne connaît personne. « Je t'attendrai là-bas », dit-il en lui montrant du doigt un large *peepal* dont les racines aériennes ploient comme des moustaches tombantes au-dessus du cimetière paroissial. Incapable de réfréner son enthousiasme, elle se précipite dans l'église en relevant son *kavani* sur sa tête. Elle a oublié ce que cela faisait de voir tant de gens à la messe, de sentir la présence de tous ces corps autour d'elle, d'être pleinement intégrée à ce tissu au lieu d'en être un fil déchiré, isolé de l'ensemble.

Les hommes sont assis à gauche, les femmes à droite, séparés par une ligne imaginaire. Elle se délecte des formules familières de l'Eucharistie. Au moment où l'*achen* brandit le voile et le fait trembler entre ses mains, elle sent la présence de Dieu, elle sent le Saint-Esprit déferler sur elle, vague après vague, et la soulever de terre. Ses yeux se brouillent, emplis de larmes de joie. *Je suis là, Seigneur ! Je suis là !* s'écrie-t-elle en silence.

Lorsqu'elle quitte l'église à la fin de l'office, elle aperçoit son mari qui sort du cimetière, l'air maussade. Des bribes de conversation animée et des éclats de rire en provenance de la jetée et à bord des ferrys leur parviennent. Ils repartent en silence.

« Cela fait cinq ans qu'elle est morte... », dit-il soudain, la voix chargée d'émotion.

La mère de JoJo. C'est étrange de l'entendre parler d'elle avec une telle intensité. Est-ce de la jalousie qu'elle ressent ? Espère-t-elle qu'un jour il puisse parler d'elle avec la même passion ? Elle se tait, craignant que le moindre mot de sa part n'interrompe le flot des paroles de son mari.

« Comment peut-on pardonner à un Dieu, dit-il, qui arrache une mère à son enfant ? »

Les silences entre chacune de ses phrases paraissent aussi vastes qu'un fleuve. Cette fois, lorsqu'ils arrivent au petit pont de bois, il le franchit en premier. Il attend de l'autre côté en observant sa jeune épouse, vêtue des habits de sa femme décédée, comme s'il la voyait pour la première fois.

« J'aimerais tellement qu'elle puisse nous voir, dit-il en restant parfaitement immobile. J'aimerais qu'elle voie comme tu t'occupes bien de JoJo. L'affection qu'il a pour toi. J'aimerais qu'elle puisse voir ça. »

Elle est prise d'un léger vertige en entendant ces compliments, les mains serrées autour de la bible qui appartenait jadis à la femme qu'il vient d'évoquer. Elle se tient tout près de lui et tend le cou vers son visage, au point qu'elle a peur de perdre l'équilibre et de trébucher en arrière.

« Je *sais* qu'elle peut nous voir », réplique-t-elle avec conviction. Elle pourrait lui dire pourquoi, mais il n'a pas besoin d'explications, uniquement de la vérité. « Elle veille sur nous à chaque instant. Elle aide ma main à ne pas trembler quand je veux ajouter du sel dans un plat. Elle m'avertit quand le riz se met à bouillir. »

Il lève les sourcils, puis son visage se détend. Il soupire. « JoJo n'a aucun souvenir de sa mère.

— Ce n'est pas grave, dit-elle. Elle nous a donné sa bénédiction et c'est moi qui suis sa mère désormais. Il n'a pas besoin de se souvenir d'elle ou de porter son deuil. »

Ils n'ont toujours pas bougé. Les yeux baissés vers elle, il la dévisage de son regard intense. Elle ne se décontenance pas. Elle sent quelque chose céder en lui, comme si la porte verrouillée de l'*ara*, de la forteresse de son corps, venait de s'ouvrir en grand. Sur son visage se dessine soudain une expression de contentement. L'esquisse d'un sourire paraît signaler la fin d'un long tourment. Lorsqu'il se remet en route, son pas est plus léger ; mari et femme cheminent côte à côte.

Le dimanche suivant, il lui suggère de se rendre seule à l'église en prenant le bateau – comme il ne l'accompagnera pas cette fois, inutile pour elle de faire ce long trajet à pied. Il l'escorte jusqu'à la jetée, où sont déjà rassemblés d'autres femmes seules ainsi que des couples. Au moment où l'embarcation quitte la berge, poussée par les perches des bateliers, elle tourne la tête et voit son mari debout

au milieu d'un bosquet d'aréquier dont les troncs pâles et élancés contrastent avec le sien, massif et sombre. Il est enraciné dans le sol plus fermement qu'aucun arbre. Damodaran lui-même ne pourrait pas l'en déloger.

Leurs regards se croisent. Tandis que le bateau s'éloigne, elle tente de déchiffrer son expression : tristesse et envie. Elle a le cœur serré pour lui, pour cet homme qui refuse de se déplacer par la voie des eaux, qui n'a peut-être jamais entendu de sa vie le bruit des flots fendus par la proue, jamais ressenti le frisson exaltant de se laisser bercer par le courant ou éclabousser par les embruns que projette la perche du batelier plongée dans l'eau. Il ne connaîtra jamais la sensation tonifiante qu'on éprouve lorsqu'on plonge tête la première dans le fleuve, le rugissement au moment de l'impact, suivi par le silence enveloppant. Toutes les eaux sont reliées entre elles, et le monde dans lequel elle évolue est illimité ; lui, il demeure en lisière des limites du sien.

Le jour de son seizième anniversaire, elle entend un grand raffut à l'extérieur de la cuisine, et des voix d'enfants surexcitées. Les canards attroupés près des marches cancanent et tentent désespérément de s'envoler, oubliant qu'on leur a taillé les ailes. Elle sait qui est là, avant même d'entendre le cliquetis d'une lourde chaîne et de tourner la tête pour apercevoir le vieil œil qui semble lorgner par la fenêtre de la cuisine. Elle rit. « Damo ! Comment as-tu deviné ? » C'est une sensation inédite : pouvoir observer cet œil sans être distraite par le reste du corps gigantesque. Elle est émerveillée par ses longs cils emberlificotés, l'iris couleur cannelle où semblent tracés des motifs délicats. Soudain, c'est dans l'âme de Damo qu'elle plonge le regard... et lui dans la sienne. Elle ressent son affection, sa sollicitude, comme autrefois, lorsqu'il est venu la saluer durant sa première nuit de jeune mariée.

« Donne-moi juste un instant. J'ai quelque chose pour toi. » Elle est en plein dans la phase la plus délicate de la préparation d'un *meen vevichathu*. Elle dépose les filets de thazard rayé dans la sauce rouge vif qui mijote au fond de la marmite en terre cuite. Elle doit sa couleur ardente à la poudre de piment, et sa consistance épaisse comme de la boue à la réduction d'échalotes, de gingembre et d'épices. Mais l'ingrédient clé qui donne à ce plat son goût si distinctif, c'est le kokum, ou tamarin de Malabar. Elle doit sans

cesse goûter la sauce, veiller au bon équilibre entre l'aigre et le doux, ajouter de l'eau de kokum si le curry n'est pas assez amer, enlever des morceaux de kokum s'il l'est trop.

L'impatient géant tape du pied, faisant pleuvoir un nuage de poussière des poutres du plafond.

« Arrête ! Si jamais mon curry est raté, je dirai au *thamb'ran* que c'est ta faute ! »

Elle sort avec un seau de riz et de ghee mélangés à la hâte. Le sourire de Damo lui rappelle JoJo dans ses moments les plus espiègles. César, le chien paria, bondit dans tous les sens d'un air excité mais prend soin de se tenir à l'écart des pattes du géant. Du bout de la trompe, Damodaran saisit le seau en le pinçant par le bord, le soulève et en renverse d'un coup tout le contenu dans sa bouche comme s'il s'agissait d'un dé à coudre. Puis il lèche le pourtour du seau avant de le reposer et d'y plonger la trompe pour attraper d'éventuels morceaux restés au fond.

Unni, perché sur l'encolure de Damo, ses pieds nus fermement calés derrière les gigantesques oreilles, ressemble à un chat coincé en haut d'un arbre. La contrariété est difficile à lire sur le visage du cornac à la peau sombre et grêlée, mais ses épais sourcils se rejoignent au milieu de son front.

« Regarde-moi ça ! s'exclame Unni en désignant le *muttam* jonché de saletés. J'ai essayé de le diriger vers sa place habituelle, près de l'arbre, mais non, il fallait qu'il fasse d'abord un tour par la cuisine. »

Elle pose la main sur la trompe de Damo. « Il est venu pour mon anniversaire. Personne ici n'est au courant, sauf lui, je ne sais pas comment. Dieu te bénisse, mon Damo, merci d'être venu. » Soudain elle se sent rougir – jamais elle ne s'adresse à son mari d'une voix aussi tendre. Damo recourbe sa trompe en guise de salutation.

Quand elle a fini dans la cuisine, elle va voir Damo à l'endroit où il s'installe toujours, près du plus vieux palmier. Unni l'a enchaîné à une souche d'arbre par une patte arrière, mais c'est moins une contrainte qu'un avertissement. Damo pourrait briser ses chaînes comme un enfant casse une brindille, ce qu'il fait d'ailleurs souvent. Comme d'habitude, tous les enfants de Parambil ont accouru dès que la rumeur s'est répandue que Damo était là. Les tout-petits ne

portent que leur *aranjanam* moiré autour de la taille, pas embarrassés le moins du monde par leur nudité ; s'ils se cachent derrière les plus grands, c'est parce qu'ils ont peur de Damo. Elle aperçoit JoJo, un bras sur les épaules du fils du forgeron, qui a six ans comme lui mais fait une tête de moins. Elle reste en retrait pour observer la scène, intriguée par les enfants tout autant que par le pachyderme.

Damo plonge la trompe dans le seau d'eau et asperge ses spectateurs. Les petits s'égaillent en piaillant joyeusement. Quand ils se regroupent et se rapprochent de lui, il recommence.

Damo est capricieux. Contrairement aux vaches ou aux chèvres, il refuse de manger au milieu de ses excréments. Si Unni veut qu'il reste sagement à sa place, il doit d'abord évacuer à grandes pelletées ce qui sort de l'arrière-train de Damodaran. C'est un labeur sans fin pour Unni, et un spectacle qui exerce une fascination tout aussi infinie sur le jeune public.

« C'est quoi, ça ? » demande la fille du forgeron en pointant du doigt l'épaisse massue recourbée qui pendouille sous le ventre de Damo et dont l'extrémité ronde est d'un vert moussu. Elle a sept ans. « Une deuxième trompe ? »

— Mais non, espèce d'idiot, rétorque son frère d'une voix pleine d'autorité, même s'il a un an de moins qu'elle. C'est son Petit-Thoma. »

Les garçons s'esclaffent. Les tout-petits – qui n'ont rien compris – rient deux fois plus fort que les autres.

« Ha ! dit la fille du forgeron d'un ton vexé. Eh bah il est pas si petit que ça... Moi je trouve que sa trompe ressemble plus à un Petit-Thoma que ce drôle de machin. »

Un grand silence s'abat sur les enfants rassemblés, qui soupèsent la question d'un air grave. Le frère se tourne pour regarder le petit-fils de l'orfèvre, âgé de deux ans, un bébé aux jambes arquées, au ventre rebondi et à l'air perpétuellement dans la lune, qui a un doigt fourré dans la narine à cet instant ; tous les enfants s'approchent alors du petit bonhomme pour examiner la boursouffure de son pénis non circoncis, qui se termine par une sorte de robinet tout froncé ; puis ils le comparent à la trompe de Damodaran.

« Oui, je suppose que tu as raison », finit par déclarer le fils du forgeron.

La trompe de Damo, qui oscille sans cesse de-ci de-là, semble animée d'une vie propre, indépendante de son propriétaire, et ses mouvements ont décidément quelque chose d'humain. Tandis que d'une patte avant il fait ployer jusqu'au sol une branche de cocotier, l'extrémité préhensile de sa trompe en arrache les feuilles en les balayant d'un geste gracieux. Il frappe les feuilles ainsi ramassées contre l'arbre afin de les débarrasser des insectes, puis les replie pour les enfourner dans sa bouche. Pendant qu'il mâche, il laisse retomber sa trompe, mais ensuite, comme un écolier facétieux et turbulent, il se saisit brusquement de la serviette posée sur l'épaule d'Unni et l'agite tel un drapeau avant que le cornac ne la lui reprenne.

« Si seulement mon Petit-Thoma à *moi* pouvait faire tout ce que fait sa trompe, entend-elle soupirer le fils du forgeron, je m'en servais pour cueillir des mangues ou même des noix de coco. » Elle observe JoJo qui suit la discussion avec la plus grande attention et glisse discrètement une main entre ses jambes. Elle s'éloigne, une main plaquée sur la bouche, et attend d'être à bonne distance pour s'autoriser à éclater de rire.

Ce soir-là, elle sert à son mari le *meen vevichathu*. Il hoche la tête d'un air approuvateur après l'avoir goûté. Cela fera bientôt cinq ans qu'elle est là, mais elle s'inquiète toujours autant de ses talents de cuisinière.

« J'étais en train de le préparer quand Damo est arrivé et a collé son œil à la fenêtre de la cuisine. »

Il rit et secoue la tête. « Tu as du riz au ghee que je pourrais lui apporter tout à l'heure ? » Il a la même expression que JoJo lorsqu'il redemande une mangue crue.

« Mais je lui en ai déjà donné un seau quand il est arrivé, dit-elle.
— Ah oui ? Bon, eh bien dans ce cas... »

— Mais je peux en refaire. »

Il a l'air content. Il s'éclaircit la voix. « Damo ne s'était encore jamais approché de la cuisine. Ça veut dire qu'il t'aime bien », déclare-t-il en levant la tête pour lui lancer un regard taquin et timide à la fois. Elle pose son journal et va dans la cuisine préparer le riz au ghee.

Oui, je sais que Damo m'aime. Il est venu me souhaiter bon anniversaire. Je sais parfaitement ce qu'il pense. Ce sont tes pensées à toi que je n'arrive jamais à deviner.

Quand elle revient avec le riz au ghee, son mari n'y prête pas attention. D'un léger mouvement des sourcils, il l'invite à s'asseoir ; il pose sur la table devant elle un minuscule sac en tissu, fermé par un cordon. Elle en sort deux énormes et lourdes créoles en or, gravées de motifs intriqués à l'extérieur mais creuses à l'intérieur – autrement leur poids risquerait de déchirer le lobe de l'oreille. Un bouton orné de filigranes cache la tige et le fermoir. Elle n'en croit pas ses yeux. Ces *kunukku* sont-ils réellement pour elle ? Voilà donc pourquoi elle a si souvent vu l'orfèvre dans les parages, ces dernières semaines. Depuis toujours, elle admire les *kunukku*. On ne les accroche pas sur la partie charnue de l'oreille, mais plus haut, à l'endroit où la peau est plus fine et se replie vers l'intérieur comme l'ourlet d'un coquillage. Il faudra qu'elle perce le cartilage, puis qu'elle agrandisse le trou en y introduisant des feuilles d'aréquier jusqu'à ce qu'il soit suffisamment large pour une tige d'une telle épaisseur. Souvent les femmes ne portent que la tige et le fermoir ; dans les grandes occasions, elles y accrochent les anneaux, qui se déploient alors autour de l'oreille comme une main en coupe.

Contrairement à de nombreuses jeunes mariées dont la dot comprend plusieurs bijoux, elle ne possède que son alliance, le minuscule *minnu* en or qu'il lui a attaché autour du cou pendant la cérémonie, et deux petits clous en or qu'elle a reçus en cadeau le jour où elle s'est fait percer les oreilles, à cinq ans.

Elle n'arrive pas à croire qu'il se soit souvenu de son anniversaire, alors qu'il ne l'avait encore jamais fait. C'est elle à présent qui reste sans voix. Son mari ne lit jamais le journal, mais en tant que fermier, il est particulièrement attentif aux dates et aux saisons. Elle entend au loin le bruit de feuilles qu'on frappe contre un arbre – Damo est en plein repas. Elle se demande, et ce n'est pas la première fois, si les deux géants sont de mèche.

Lorsqu'elle parvient à rassembler son courage pour lever la tête et croiser le regard de son mari, celui-ci sourit. Il quitte la pièce sans un mot, en prenant le seau ; il dormira sur la natte à côté de Damo ce soir, laissant Unni rentrer chez lui auprès de sa femme.

Quand Damo est à Parambil, le sol tremble à chacun de ses mouvements. Les sons qu'il produit lorsqu'il se nourrit – les branches arrachées, les feuilles broyées – ont quelque chose de réconfortant pour elle. Mais quelques jours plus tard, Damodaran

repart pour l'exploitation forestière ; à l'image du *thamb'ran*, il n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il travaille. En son absence, le silence de Parambil paraît assourdissant.

Ce soir-là, alors qu'elle est sur le point de s'endormir, son mari apparaît sur le seuil de sa chambre. Elle se redresse, inquiète, se demandant s'il s'est passé quelque chose de grave. Sa carrure occupe tout l'encadrement de la porte, obstruant la lumière derrière lui. L'expression de son visage est calme, rassurante. Tout va bien. Il tient la petite lampe à huile dans une main, et à présent il tend l'autre.

Elle se dégage de l'étreinte de JoJo, saisit la main tendue, et sans le moindre effort il l'aide à se mettre debout. Ses doigts restent nichés dans le creux de sa paume tandis qu'ils sortent de la chambre. C'est une sensation nouvelle que de se tenir ainsi par la main ; ils ne se lâchent pas. Mais où vont-ils ? Ils se dirigent vers la chambre de son mari.

Tout à coup, son cœur cogne si fort qu'elle est certaine que l'écho de ses battements résonne sous les poutres et va réveiller JoJo. Le sang afflue furieusement dans tout son corps, comme si celui-ci savait déjà ce qui allait se passer alors que son esprit est encore cinq pas en arrière. À cet instant, elle ne peut pas se douter que les nuits où il viendra la chercher en silence pour l'emmener dans sa chambre deviendront pour elle des moments infiniment précieux ; elle n'imagine pas que, au lieu de sentir ses lèvres frémir, son corps trembler, ses entrailles se nouer, parcourues d'un frisson glacial, et ses jambes manquer de se dérober sous elle, comme à présent, elle éprouvera un brusque élan d'excitation, de fierté, et d'envie, en le voyant dressé devant elle, la main tendue, brûlant de désir pour elle.

Mais à cet instant, ce qu'elle éprouve, c'est de la panique. Elle a seize ans. Elle a une vague idée de ce qui est censé se passer, même si elle n'a appris ces choses-là que par inadvertance, en observant les autres créatures de Dieu dans la nature... mais elle n'est pas prête. Comment cela se passe-t-il, exactement ? Et quand bien même elle aurait trouvé le courage de poser la question, qui aurait-elle pu interroger ? Même avec sa mère, il aurait été tellement gênant d'aborder ce sujet.

Il lui enjoint avec douceur de s'allonger à côté de lui sur son lit en teck surélevé ; il ne lui a pas échappé qu'elle a peur, qu'elle

frissonne, qu'elle est au bord des larmes et qu'elle claque des dents. Au lieu de la rassurer par des paroles, il l'attire à lui, glisse un bras sous sa tête, l'enveloppant tout entière pour la serrer contre lui. Rien d'autre. Ils restent allongés ainsi pendant un long moment.

Enfin, elle sent sa respiration ralentir. La chaleur du corps de son mari met fin à ses frissons. Est-ce donc de cela qu'il est question dans la Bible ? *Jacob coucha avec Léa. David coucha avec Bethsabée.* La nuit est calme. Au début, elle n'entend que le murmure des étoiles. Puis un pigeon se met à roucouler sur le toit. Elle entend tinter les trois notes de l'appel du bulbul. Un léger bruit de frottement sur le *muttam* et le son feutré de petits pas précipités – ce doit être César qui essaie d'attraper sa propre queue. Et puis un tambourinement répétitif qu'elle n'arrive pas à identifier. Enfin elle comprend : ce sont les battements du cœur de son mari, puissants et presque synchronisés avec les siens.

Le bruit sourd et grave de ces pulsations la rassure, lui rappelle qu'elle est dans les bras de l'homme qu'elle a épousé voici bientôt cinq ans. Elle songe à la délicatesse avec laquelle il a pourvu à ses besoins, s'arrangeant pour qu'elle reçoive le journal, l'accompagnant jusqu'à l'église, le premier jour où elle s'y est rendue, et désormais jusqu'à la jetée d'où elle part en bateau tous les dimanches. Il exprime son affection de manière indirecte, par ces petits gestes attentionnés, par le regard empreint de fierté qu'il pose sur elle lorsqu'elle parle à JoJo, ou quand elle lui lit le journal. Mais ce soir, pendant le dîner, c'est de façon directe, quoique silencieuse, qu'il lui a fait part de ses sentiments, en lui offrant ces magnifiques boucles d'oreilles qui sont l'apanage d'une femme mûre, d'une épouse accomplie. Ce moment aurait pu arriver n'importe quand au cours de ces dernières années, mais il a attendu.

Enfin il lève la tête et la regarde droit dans les yeux ; il hausse les sourcils et penche la tête de côté d'un air interrogateur. Elle comprend qu'il lui demande si elle est prête. La vérité, c'est qu'elle n'en sait rien. Mais elle sait qu'elle lui fait confiance ; elle est convaincue que s'il l'a emmenée dans cette chambre, c'est parce qu'il sait, lui, qu'elle est prête. Pour une fois, elle ne fuit pas son regard ; elle le soutient au contraire, plonge les yeux dans les siens et entrevoit son âme pour la première fois depuis qu'elle est devenue sa femme il y a quatre ans. Elle hoche la tête.

Seigneur, je suis prête.

Il se place au-dessus d'elle, la guide pour qu'elle l'accueille en elle. Elle se mord les lèvres quand survient la première pointe de douleur, étouffant le cri qui menace de s'échapper de ses lèvres. Il s'arrête et se retire délicatement, mais elle le plaque contre elle, enfouissant son visage dans le vallon creusé entre son épaule et son torse afin qu'il ne voie pas le choc, l'incrédulité qu'elle éprouve. Jusqu'à cet instant où il l'a prise par la main et conduite dans sa chambre, il n'y avait jamais eu le moindre contact physique entre eux, même par accident. Jamais ils ne s'étaient tenus par la main, jamais il ne l'avait serrée dans ses bras – rien ne l'a préparée à ce moment. Elle se sent stupide et honteuse de n'avoir pas su, de n'avoir jamais imaginé que ce qui était censé « se dérouler en temps voulu », comme lui avait dit Thankamma, c'était cela, cette brèche ouverte dans son corps, cette effraction de son mari tout entier à l'intérieur de ses entrailles. Elle se sent trahie par toutes les femmes qui lui ont caché cette information, qui auraient pu mieux la préparer. La prévenance extrême de son mari, le respect qu'il lui témoigne, est en totale contradiction avec ce premier élan de douleur brûlante, bientôt suivi d'une sourde sensation d'inconfort. Ses coups de reins répétitifs s'intensifient, leur cadence augmente. Comment cela se termine-t-il ? Que doit-elle faire ? Commencant à craindre qu'il ne la brise sous son poids, elle est sur le point de lui crier d'arrêter lorsque tout son corps se raidit subitement ; il cambre le dos et son expression devient méconnaissable, douloureuse – comme si c'était elle, sans le vouloir, qui venait de le briser. Elle le regarde, à la fois naïve participante et spectatrice horrifiée. Il tente d'étouffer un gémissement d'agonie, mais en vain... et s'arrête tout à coup en frissonnant. Il reste allongé sur elle comme un poids mort, épuisé, la peau humide de transpiration.

Les pensées se bousculent dans sa tête, mais elle se réjouit en comprenant qu'elle a survécu à l'épreuve. Se retrouver coincée ainsi sous lui, le voir soudain privé de tous ses moyens, lui donne irrésistiblement envie de rire. Non seulement elle a réussi à endurer ce moment, mais c'est son propre corps, sa propre contribution à l'acte qui vient de se produire qui l'a privé de toute force et le laisse avachi sur elle de la sorte, incapable de bouger. Enfin, à mesure qu'elle reprend peu à peu ses esprits, elle comprend qu'elle a franchi le cap qui fait d'elle une femme au sens plein du terme. Les secondes défilent lentement, et il continue de l'écraser sous son

poids, si bien qu'elle n'arrive presque plus à respirer, et pourtant, paradoxalement, elle ne veut pas qu'il bouge, elle ne veut pas que se dissipe cette sensation de pouvoir, de fierté et d'ascendant sur lui.

Au cours des années suivantes, les rares fois où son apparition à la porte de sa chambre et sa main tendue tomberont à un mauvais moment pour elle, elle ne refusera jamais, car à travers la tendresse de ses étreintes et l'acte fruste qui s'ensuit, il exprime ce qu'il n'arrive pas à dire, et qu'elle a besoin d'entendre, et qu'elle commence à comprendre pour la première fois à cet instant, allongée sous lui : qu'elle fait désormais partie intégrante de son univers, de même qu'il est tout son univers à elle. Elle ne peut pas encore deviner que le plaisir qu'elle voit se peindre sur son visage est quelque chose qu'elle aussi connaîtra de temps à autre, ou qu'elle découvrira divers moyens de le guider discrètement afin qu'il lui procure ce même plaisir. Pour l'instant, il est encore si présent en elle qu'elle a l'impression d'avoir été déchirée en deux – et d'être pourtant, pour la première fois depuis son mariage, entière, complète.

Petit à petit, elle le sent se détacher, relâcher son emprise sur ses entrailles, et enfin il roule sur le côté, ne laissant qu'une cuisse massive posée en travers de la sienne. Une fois qu'il s'est retiré, elle a la sensation que tout l'intérieur de son corps est à vif, à nu, et qu'il y a désormais un grand vide entre ses jambes, à un endroit qui était demeuré jusqu'alors inaccessible. Elle n'est plus tout à fait certaine de posséder cette partie de son propre corps, la plus intime de toutes, qui lui semble avoir été altérée à jamais. Elle sent quelque chose de liquide s'écouler le long de sa cuisse. Elle voudrait aller se nettoyer, et cependant, malgré la douleur cuisante et lancinante, elle n'a pas envie de quitter ce lit ; elle se délecte de la sensation que lui procure la présence de son mari allongé à côté d'elle, endormi à poings fermés, la tête nichée tout contre la sienne, une main posée sur sa poitrine, dans une posture qui lui rappelle beaucoup son fils.

Dans les jours qui suivent, elle se sent libre de lui parler bien plus que d'habitude pendant le dîner, et pas seulement du train de la maisonnée mais aussi de ses pensées, de ses sentiments, et même de ses souvenirs, sans s'inquiéter de ses réactions. Pour lui, parler consiste à écouter ; il y a une forme d'éloquence à ce genre d'attention aussi intense ; c'est une qualité rare, mais dont il use avec

générosité. Lui seul, parmi tous les gens qu'elle connaît, met à contribution ses deux oreilles et son unique bouche dans ces proportions exactes. Elle l'aime comme elle ne s'était jamais sue capable d'aimer jusqu'ici. Aimer, songe-t-elle, ce n'est pas posséder l'autre, mais percevoir que là où son propre corps s'arrêtait autrefois, il se poursuit en lui désormais, amplifiant sa portée, sa confiance et sa force. Comme tout ce qui est rare et précieux, cela ne va pas sans engendrer une nouvelle forme d'inquiétude : la peur de le perdre, la peur que ce cœur cesse de battre. Si une telle chose devait arriver, c'en serait fini d'elle.

La vie à Parambil se poursuit à son rythme habituel : bouches à nourrir, mangues à cueillir, riz à vanner, Pâques, Onam, Noël... un cycle qu'elle connaît sur le bout des doigts et qui l'aide à mesurer l'écoulement des jours. En apparence, rien n'a changé. Mais après cette nuit-là, toute distance entre mari et femme s'évanouit.

« Seigneur, merci..., dit-elle quand elle fait ses prières. Je n'entrerai pas dans les détails... Après tout, que ne savez-Vous pas déjà de ma vie sur terre ? Mais j'ai une question. Quand mon mari s'est enfui devant l'autel, il y a quatre ans, j'ai entendu Votre voix me dire : "Je suis avec toi toujours." Lui avez-Vous parlé à lui aussi ? Lui avez-Vous dit : "Fais demi-tour" ? Lui avez-Vous dit : "C'est la femme que J'ai choisie pour toi" ? »

Elle attend. « Parce que c'est le cas, Seigneur. Je suis cette femme. »

CHAPITRE 7

Une mère sait ce genre de choses

1908, Parambil

Un matin de sa dix-neuvième année sur cette terre, elle se réveille fatiguée, incapable de se lever, accablée par une chape de mélancolie. JoJo essaie de lui remonter le moral en lui confectionnant une balle avec des fibres de noix de coco. « Dessus-dessous, dessus-dessous, puis *dessous-dessus, dessous-dessus*, tu vois ? » lui dit-il, oubliant qui le lui a appris. Il a dix ans et il est déjà plus grand que son Ammachi, qui aura bientôt deux fois son âge, mais chaque fois qu'ils sont seuls tous les deux, il se comporte de nouveau comme un petit garçon. C'est un JoJo inquiet qui l'accompagne jusqu'à la cuisine, mais le simple geste de raviver les braises de l'âtre la laisse à bout de souffle.

Après le déjeuner, elle se retire dans sa chambre et ne se réveille que lorsqu'elle sent la fraîcheur de la paume de son mari sur son front. Elle est choquée de voir que le soleil est déjà en train de se coucher. Elle n'a rien préparé pour le dîner ; elle fond en larmes. D'un simple coup d'œil, il ordonne à JoJo de sortir de la pièce.

Pourquoi ces larmes ? demande-t-il en levant les sourcils.

Elle secoue la tête. Il insiste.

« Je te demande pardon. Je ne sais pas ce qui m'a pris. » L'expression sur le visage de son mari indique qu'il sait qu'il y a autre chose.

Depuis qu'ils ont consommé leur mariage, elle se confie à lui en toute liberté, sauf au sujet de sa mère. Elle a honte qu'il sache à quel point elle vivait dans la pauvreté avant leur mariage. À seize ans, elle avait trouvé le courage de supplier Shamuel de l'emmener

voir sa mère ; elle l'avait prié de demander au *thamb'ran* sa permission. Le *thamb'ran* la lui avait accordée. Elle s'était servie de Shamuel parce qu'elle ne voulait pas mettre son mari en position de lui dire non. Elle avait écrit à sa mère pour la prévenir de sa visite. Elle avait pris une résolution : si elle trouvait sa mère en situation de détresse, elle la ramènerait avec elle à Parambil. Elle ne pouvait qu'espérer que son mari comprendrait ; un mari n'était aucunement obligé de s'occuper de sa belle-mère. Deux jours avant la date prévue de son départ, la lettre de sa mère était arrivée, lui interdisant dans les termes les plus stricts de venir la voir ; elle disait que cela ne ferait qu'empirer les choses. Son beau-frère, ajoutait-elle, avait promis qu'ils viendraient tous lui rendre visite à Parambil un jour, bientôt. Bien entendu, ce jour n'était jamais arrivé.

« Je m'inquiète pour ma mère, finit-elle par lâcher entre deux sanglots, soulagée de lui avouer enfin ce qu'elle lui a caché. Je sais qu'elle est maltraitée, et même affamée, je le sens au plus profond de moi. Après la mort de mon père, mon oncle n'a pas été gentil avec nous. Dans ses lettres, ma mère parle de tout sauf d'elle. Je sens bien qu'elle souffre. »

La main de son mari reste posée sur son front, lourde comme une enclume, mais son visage est parfaitement impassible.

Le lendemain, Shamuel et son mari sont déjà partis quand elle se réveille. Aucun signe d'eux de toute la journée, et à la nuit tombée ils ne sont toujours pas rentrés. Elle est morte d'inquiétude.

Le lendemain après-midi, une charrette à bœufs remonte en cahotant le chemin qui part de la jetée, fendant les broussailles de tapioca. Shamuel est assis à l'avant, à côté du cocher. Une silhouette familière tend le cou derrière son épaule.

Elle avait oublié le grand front de sa mère et son nez pincé, d'autant plus saillants qu'elle est maigre à faire peur ; ses cheveux sont tout blancs et ses joues creusées parce qu'il lui manque des molaires. On dirait que ce ne sont pas huit années qui se sont écoulées mais cinquante. Sa mère s'agrippe à ses maigres possessions – une bible, un gobelet en argent et un baluchon de vêtements – en descendant de la charrette d'un pas raide. Mère et fille s'étreignent passionnément. Les rôles sont inversés : c'est la mère qui vient se réfugier dans les bras de sa fille et qui pleure contre sa poitrine, ne

dissimulant plus rien du malheur qu'elle a vécu durant ces longues années de séparation.

« *Molay*, dit sa mère lorsqu'elle parvient enfin à parler, Dieu bénisse ton mari. Au début, quand je l'ai vu, j'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose. Il a jeté un seul coup d'œil autour de lui et il a tout compris. "Bien, allons-y", a-t-il dit. *Molay*, j'étais tellement gênée, parce que ton oncle s'est mal comporté – il ne lui a même pas proposé un verre d'eau. Et ensuite, *l'autre* a voulu intervenir ; elle a commencé à dire que je leur devais de l'argent, que je leur étais redevable de... je ne sais pas, tout simplement d'exister, je crois. Ton mari a levé un doigt en l'air. » Elle fait alors le même geste, comme si elle essayait de savoir d'où vient le vent. « "Pas un mot de plus, a-t-il dit. La mère de mon épouse ne devrait pas vivre dans de telles conditions." J'ai tourné les talons et je n'ai pas regardé un seul instant en arrière. »

Shamuel affiche un grand sourire, mais se met néanmoins à gronder la jeune fille. « Pourquoi n'en avez-vous pas parlé plus tôt au *thamb'ran* ? Votre mère vivait comme ces femmes qui mendient à la sortie de l'église ! Sur sa natte dans un recoin minuscule de la véranda. »

Sa mère baisse la tête, submergée par la honte. « Ton mari nous a fait prendre le bateau, explique-t-elle. Il a dit qu'il nous rejoindrait par d'autres moyens. »

Dans la chambre qu'elles partageront désormais, elle observe sa mère qui découvre, ébahie, l'*almirah* en teck où elle peut ranger ses affaires, l'écrivoire, la commode avec le miroir ; quand elle y aperçoit son reflet, elle replace timidement quelques mèches de cheveux blancs derrière ses oreilles. Dans la cuisine, elle sert du thé à sa mère, puis elle découpe en vitesse quelques morceaux de noix de coco, attrape des œufs dans le garde-manger, réchauffe un curry de poisson et de poulet, émince des haricots pour préparer un *thoren*, et elle interdit formellement à Shamuel de partir avant d'avoir mangé. « Oh, mon bébé, s'écrie sa mère lorsque sa fille la sert, les joues mouillées de larmes. Depuis quand n'avais-je pas vu de la viande, du poisson et des œufs sur la même feuille de bananier ? »

Plus tard, assise sur la natte de corde, sa mère la regarde s'affairer en tous sens. Elle attrape sa fille par le bras. « Stop ! Pas de *halwa*, pas de *laddu*, rien. Je ne veux plus rien ! Viens là, c'est tout, assieds-toi et laisse-moi t'admirer, laisse-moi te serrer dans mes bras, mon

trésor. » Au regard que pose sur elle sa mère, elle comprend à quel point elle-même a changé ; elle n'est plus la jeune mariée à peine sortie de l'enfance qu'elle était encore la dernière fois qu'elles se sont vues, mais une femme responsable, la mère de JoJo et la maîtresse de maison de Parambil. Sa mère plonge les doigts dans l'épaisse chevelure de sa fille, qu'elle aimait tant peigner et tresser autrefois ; elle prend le visage de sa fille entre ses mains et le fait tourner d'un côté puis de l'autre devant la lampe. « Ma petite fille est devenue une femme... » Brusquement, sa mère se redresse, recule le buste, et ses sourcils se dressent quand elle remarque les taches de pâleur sur les joues et l'arête du nez de sa fille, qui semblent dessiner deux ailes de chauve-souris. Elle écarquille les yeux et s'exclame : « Mon Dieu, *molay* ! Tu es enceinte ! »

Elle comprend immédiatement que sa mère a raison. Sans doute n'y a-t-il rien de très étrange à ce que son cœur ait appelé sa mère, à présent qu'elle-même s'apprête à en devenir une.

À minuit, elle arpente seule la véranda, comblée de joie par les retrouvailles dont elle avait rêvé, tout en formulant des prières pleines d'inquiétude. À une heure du matin, elle aperçoit au loin la lueur d'une torche fabriquée avec des tiges de palmier séchées et ficelées en fagot.

Elle court pour accueillir son mari comme s'il était parti depuis des années. Elle ne peut pas s'en empêcher, elle lui saute dans les bras comme une enfant, croisant les jambes autour de son corps qui lui fait l'effet d'une fournaise poussée à plein régime après ses deux jours de marche. Il jette sa torche, qui tombe au sol dans une gerbe d'étincelles. Il la serre contre lui. Elle enfouit la tête dans le creux de son épaule, envahie par le soulagement. Elle supplie en silence : *Ne vieillis jamais, ne meurs jamais*, tout en sachant pertinemment que c'est trop demander. *Mon roc, ma forteresse, mon sauveur.*

Il fait sa toilette près du puits. Il mange son dîner, les paupières lourdes. Il lui raconte son voyage, et elle retrace son trajet sinueux dans le creux de sa paume. Il a marché pendant dix-huit heures, parcouru plus de quatre-vingts kilomètres.

Il va se coucher, tellement éreinté qu'il n'arrive même pas à porter sa lampe. Elle le suit et franchit après lui le seuil de sa chambre. Elle pénètre rarement dans cette pièce à moins qu'il ne

l'y invite. Elle s'allonge à côté de lui. Elle lui prend la main, la pose sur son ventre, et sourit. Il a l'air perplexe. Puis, très lentement, l'expression de son visage lui indique qu'il a compris, et il sourit à son tour. Elle l'entend s'exclamer à voix basse. Il la serre contre elle, mais se ravise aussitôt, craignant que son étreinte ne soit trop forte. Si Dieu lui offrait de choisir un moment dans le temps, un seul, qu'elle pourrait étirer jusqu'à la fin de ses jours, ce serait celui-ci.

Elle entend sa respiration se faire plus profonde et régulière. La joie ne quitte pas son visage tandis qu'il s'endort, et il garde la main posée sur son ventre, berçant son enfant. Nichée dans cet endroit sacré, bien à l'abri entre son bras et son torse, elle est en paix. *Pardonnez-moi, Seigneur.* Elle croyait que ses prières étaient restées sans réponse. Mais le temps de Dieu n'est pas le même que le sien. Le calendrier divin n'est pas celui qui est punaisé au mur de la cuisine. *Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux.*

Rien ne sert de se fustiger parce qu'elle n'a pas volé plus tôt au secours de sa mère. *Ce qui s'est passé appartient au passé,* pense-t-elle. Le passé n'est pas fiable, seul l'avenir est certain, et elle doit l'aborder avec foi, dans la certitude que le grand dessein sera révélé.

La fillette qui tremblait devant l'autel, qui est allongée à présent auprès de son mari, qui attend à présent un enfant, ne peut pas deviner qu'elle sera un jour la matriarche respectée de la famille Parambil. Elle ne sait pas qu'un jour tout le monde la désignera par un autre nom que le sien, celui qu'a choisi JoJo pour la baptiser, le tout premier mot anglais que le petit garçon a appris et qu'il lui a aussitôt attribué, non pas pour se moquer d'elle et de sa taille si menue, mais en guise d'hommage : « Big ». Il l'a appelée « Big Ammachi ». Elle ne sait pas que bientôt elle sera cette *Grande Ammachi* pour tous les siens.

CHAPITRE 8

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

1908, *Parambil*

Lorsque sa fille vient au monde, sa vie d'avant est balayée d'un coup. Son corps tout entier est à la merci d'une adorable petite despote qui la tire de son sommeil sans le moindre égard, exige qu'elle se livre à elle et tète de force le lait dont ses seins sont si gonflés qu'elle-même a du mal à les reconnaître.

Les nuits qu'elle passait autrefois seule avec JoJo – lovés l'un contre l'autre, les doigts du petit garçon enroulés dans ses cheveux pour s'assurer qu'elle ne l'abandonne pas quand revient le cauchemar où il s' imagine flottant à la dérive sur le fleuve – ne sont déjà plus qu'un lointain souvenir. A-t-elle réellement existé, cette époque où elle avait en même temps trois marmites sur le feu, une oreille à l'affût des caquètements de la poule en train de pondre et l'autre guettant les premiers bruissements de la pluie pour rentrer en vitesse le riz mis à sécher dehors si nécessaire ? Et tout cela sans oublier d'imiter le tigre pour amuser JoJo ? Aujourd'hui, elle ne quitte presque plus la vieille chambre mitoyenne de l'*ara*, qui avait été reconvertie en salle de travail pour l'accouchement. Son attachement à Parambil est doublement cimenté par la naissance de sa fille dont cette maison sera le foyer, du moins jusqu'au jour où elle se mariera.

Dolly *Kochamma*, sans que personne ne lui en ait fait la demande, a emménagé dans la maison pendant les dernières semaines de sa convalescence, afin d'aider aux tâches domestiques et de veiller sur JoJo. Douce et discrète, Dolly ne parle jamais des difficultés auxquelles Georgie et elle sont confrontés. Sur la petite

parcelle de terre qu'il possède, l'affable Georgie devrait pouvoir faire pousser suffisamment de noix de coco, de tapioca et de bananes pour assurer leur subsistance et même dégager un petit profit, et pourtant, de manière assez inexplicable, ils arrivent à peine à s'en sortir. Shamuel prétend que c'est à cause de la mauvaise gestion de Georgie et de son faible pour certains stratagèmes absurdes, comme l'idée de cultiver du blé plutôt que du riz, parce que cela représente moins de travail, sauf que le blé ne pousse pas bien sur ces terres et qu'il se vend tout aussi mal. Georgie est sans doute conscient qu'il déçoit son oncle, ce qui explique qu'il garde ses distances, mais tous les matins, dès que le bébé s'est endormi après sa tétée de dix heures, Dolly *Kochamma* vient mettre de la lotion dans les cheveux de la jeune mère et la masser avec de l'huile de coco épicée. Chaque fois que Big Ammachi se confond en remerciements, Dolly réplique : « Ton mari nous a sauvés alors que nous n'avions plus rien et que j'étais enceinte de mon premier enfant. La mère de JoJo a fait la même chose pour moi. Alors c'est toi qui me fais une faveur en me permettant de me rendre utile. » Dolly l'encourage à aller au ruisseau prendre un bain digne de ce nom. « Ne t'inquiète de rien. Bébé *Mol* – car la petite n'a pas encore de prénom et c'est ainsi qu'on l'appelle en attendant, "bébé fille" – ne va pas s'arrêter de respirer pendant ton absence. »

De son côté, sa mère a pris en charge la cuisine. La femme aux cheveux gris et aux joues creusées qui était descendue de la charrette à bœufs d'un pas si frêle a en réserve une bonne décennie de savoir culinaire à partager, même si elle n'a plus tout à fait la même énergie qu'autrefois.

JoJo ne comprend pas pourquoi sa Big Ammachi passe autant de temps avec le bébé, ou pourquoi il ne doit faire aucun bruit quand celui-ci dort. Un matin, sa jalousie le pousse à grimper tout en haut du *plavu* puis à crier au secours comme s'il était coincé. Lorsqu'il se rend compte que tout le monde l'ignore, il redescend de son arbre, furieux, emballe toutes ses affaires dans un *thorthu* et annonce qu'il part s'installer définitivement chez Dolly *Kochamma*. Dolly et Georgie cèdent à son caprice ; leurs enfants étendent une natte pour lui à côté des leurs. Et c'est ainsi que JoJo passe sa première nuit loin de Parambil, en priant pour que la maison s'effondre en son absence.

Lorsqu'il apprend le lendemain qu'il manque à sa Big Ammachi, JoJo s'empresse de retourner auprès d'elle, mais il ralentit au moment de franchir le seuil de la maison et fait semblant de n'être revenu que contraint et forcé. Sa mère l'étouffe de baisers jusqu'à ce qu'il soit obligé de tomber le masque. « Tu es mon petit homme ! Comment pourrais-je descendre à la cave prendre des conserves sans toi ? Ce fantôme ne me réserve bon accueil que si tu es là. » Son petit homme invite ses nouveaux amis à la maison, et bientôt les éclats de rire des enfants qui jouent résonnent sur le *muttam* ; cette cacophonie lui rappelle sa propre enfance, quand elle était cernée en permanence par les bruits des cousins et des voisins. Dieu merci, même au milieu du plus tonitruant capharnaüm, Bébé Mol dort à poings fermés. De temps à autre, quand elle allaite la petite, elle entend l'un des enfants se mettre à hurler et à sangloter. Autrefois, elle se serait précipitée dehors pour voir ce qui se passait, mais désormais elle se dit simplement : « Un enfant qui pleure est un enfant qui respire. »

Au bout d'un mois, elle réinvestit son ancienne chambre, préférant la familiarité de la natte de bambou qu'elle déroule à même le sol au lit surélevé de la chambre mitoyenne de l'*ara* où elle a accouché. Elle allonge Bébé Mol tout près d'elle, sur une serviette repliée, tandis que JoJo et sa mère dorment sur leur natte respective de l'autre côté. Le matin, on enroule chaque natte autour de son oreiller et on range les sacs de couchage sur une petite étagère en hauteur.

Tous les soirs, après avoir fait sa toilette, son mari apparaît sur le seuil de sa chambre. Si sa mère est là, elle prétend avoir quelque chose à faire dans la cuisine et s'éclipse. Il arrive que de cette montagne d'homme s'échappent quelques paroles, mais uniquement lorsqu'il se retrouve seul avec sa femme. Ses biceps se gonflent quand il serre contre sa poitrine le petit paquet de linge et de chair qu'est sa petite fille, tandis que la jeune mère s'émerveille en voyant Bébé Mol se laisser engloutir par ces mains énormes et calleuses.

« Est-ce que tu manges bien ? demande-t-elle.

— Oui, "Big Ammachi", répond-il d'un air taquin. Mais l'*erechi olarthiyathu* de ta mère n'est pas aussi bon que le tien. » Il n'a pas conscience de la joie que lui procure ce compliment.

Thankamma, se rappelle-t-elle, lui avait dit que son frère était semblable à une noix de coco : fibreuse et dure à l'extérieur, mais recelant de précieux bienfaits à l'intérieur ; son eau a des vertus apaisantes sur les bébés souffrant de coliques, tandis que sa tendre chair blanche constitue un ingrédient essentiel à toute recette malayâli ; cette même chair une fois séchée et pressée – le copra – donne de l'huile de coco ; les résidus produits par le pressage du copra servent d'aliment pour le bétail ; la coque dure est idéale pour fabriquer une *thavi* – une louche ; et l'épaisse couche fibreuse qui la recouvre, séchée et tressée, donne de la corde de coco. Il n'y aurait tout simplement pas de vie dans le Travancore sans la noix de coco, de même qu'il n'y aurait pas de vie à Parambil sans son mari. Lorsqu'il lui dit que l'*erechi olarthiyathu* de sa mère n'est « pas aussi bon » que le sien, c'est sa façon à lui de lui dire qu'elle lui manque.

Le soir, après avoir couché la petite, sa blouse humide et imprégnée de l'odeur de son propre lait, elle se demande si, parfois, la nuit, son mari vient la chercher alors qu'elle dort déjà. La touche-t-il, essaie-t-il de la réveiller ? Ou s'arrête-t-il au seuil de la chambre en voyant sa mère et les deux enfants endormis ? La vérité, c'est qu'elle n'est pas encore prête à l'accueillir de nouveau. Les douleurs de l'enfantement sont encore vives dans sa mémoire. La déchirure qu'elle en a gardée commence enfin à lui faire moins mal, mais son corps continue de manifester toutes sortes de réactions étranges, inédites et embarrassantes, qui semblent cependant s'estomper au fil des jours, Dieu merci. Mais il faudra encore attendre un certain temps avant qu'elle soit complètement remise. Il ne se passe pas un mois sans qu'elle n'entende parler d'un accouchement qui s'est mal passé, d'une femme qui est morte en se vidant de son sang, ou d'un bébé qui est resté coincé, complication fatale pour la mère comme pour l'enfant. « Merci, Seigneur, de m'avoir permis de traverser saine et sauve cette épreuve. » Ce qu'elle ne confie pas au Seigneur, cependant, c'est que certaines choses lui manquent – les moments d'intimité avec son mari, l'excitation qui s'empare d'elle lorsqu'elle s'allonge sur son lit, les battements de son cœur et ceux de son cœur à lui qu'elle entend tambouriner à l'unisson du sien. *Ma foi, on ne peut pas tout avoir*, songe-t-elle, mais elle garde cette pensée pour elle-même. Il y a des choses que Dieu lui-même n'a pas besoin de savoir.

La vie à Parambil s'écoule au rythme de la constance et du changement constant. Un beau jour, JoJo, surexcité, vient lui annoncer que le frère jumeau de Georgie, Ranjan, a débarqué en pleine nuit avec sa femme, leurs trois enfants et tous les biens qu'ils possèdent en ce monde. Big Ammachi a du mal à imaginer dans quelle détresse doit se trouver Dolly avec autant de gens sous son toit, entassés dans une maison aussi minuscule. Comme Georgie, Ranjan n'a rien reçu de son père en héritage. Il a réussi à se faire embaucher comme sous-directeur dans une exploitation de thé à Coorg. C'était un bon emploi, bien rémunéré, mais la vie que sa famille et lui menaient dans les collines de Pollibetta était très solitaire. À la suite d'on ne sait quel incident, l'épouse a ligoté son mari avec une corde, l'a fait monter de force dans une charrette, et toute la famille a quitté la montagne pour déferler sur la maison de Georgie et Dolly *Kochamma*. L'épouse, une femme robuste à la mâchoire carrée, et qui cligne très fort des yeux chaque fois qu'elle s'apprête à dire quelque chose, est terrifiante, d'autant plus qu'elle arbore un énorme crucifix en bois qui serait plus à sa place cloué à un mur que ballottant sur son imposante poitrine. Elle tient en permanence une bible à la main, qu'elle agrippe comme si elle craignait que quelqu'un ne la lui arrache. Les enfants de Dolly la surnomment secrètement « Décence *Kochamma* », parce que (d'après JoJo) elle voit de l'indécence partout. Quand elle ne peste pas contre tel ou tel péché que les enfants ont commis, elle peste contre celui qu'ils s'apprêtent sûrement à commettre.

Quelques jours plus tard, Big Ammachi voit les jumeaux s'approcher de la maison pour venir saluer leur oncle, main dans la main comme deux amis inséparables. Ils sont identiques, mais Ranjan a l'air plus marqué par les vicissitudes de l'existence. Comme son frère, il semble perpétuellement agité, tel un petit garçon qui ne tient pas en place ; on dirait qu'une roue incontrôlable tourne à l'intérieur de lui, faisant incessamment danser ses lèvres, ses sourcils, ses yeux, ses bras et ses jambes, affectant jusqu'à sa façon de marcher. Les deux hommes affichent la même expression pleine d'optimisme, assez inexplicable étant donné leur situation – un trait de caractère admirable. Ils s'efforcent de prendre un air solennel avant d'entrer dans la maison pour voir son mari, mais lorsqu'ils ressortent, c'est d'un pas débordant d'enthousiasme, se bousculant joyeusement comme deux écoliers libérés à la fin des cours. Elle